BIBLIOTHÈQUE DES TEXTES PHILOSOPHIQUES
DIRECTEUR : HENRI GOUHIER

AUGUSTE COMTE

LETTRES INÉDITES
à C. de BLIGNIÈRES

présentées par

Paul ARBOUSSE-BASTIDE

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

Auguste Comte

(1932)

Lettres inédites

à C. de Blignières

présentées par

Paul Arbousse-Bastide

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole

Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

et collaboratrice bénévole

Courriel : mailto:mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : http://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,

professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec,

courriel : mailto:mabergeron@videotron.ca

À partir de :

Auguste Comte.

Lettres inédites à C. de Blignières, présentées par Paul Arbousse-Bastide, agrégé de Philosophie.

Une édition électronique réalisée du livre de M. Auguste Comte. Bibliothèque des textes philosophiques, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1932, 139 pages.

Polices de caractères utilisées :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format

LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 6 novembre, 2005 à Chicoutimi, Québec.

Conversion of WMF images is not supported

Use Microsoft Word or OpenOffice to save this RTF file as HTML and convert that in calibre.



calibre 2.45.0

Auguste Comte

(1932)

Conversion of WMF images is not supported

Use Microsoft Word or OpenOffice to save this RTF file as HTML and convert that in calibre.



calibre 2.45.0

Table des matières

19 Homère 66 (16 février 1854)

4 Moïse 67 (4 janvier 1865)

3 Homère 68 (31 janvier 1856)

3 César 68 (24 avril 1856)

3 Charlemagne 69 (20 juin 1857)

10 Charlemagne 69 (27 juin 1857)

Lettre de Comte à H. de Montègre du :

22 Aristote 69 (19 mars 1857)

Notice [1]

Retour à la table des matières

Les originaux des documents que nous publions appartiennent à M. le Docteur A. Drouineau, de la Rochelle, gendre de Célestin de Blignières. Nous tenons à lui exprimer publiquement notre gratitude pour l'obligeance avec laquelle il nous a autorisé à éditer ce précieux fonds, ainsi que pour la confiance avec laquelle il a laissé les lettres autographes à notre disposition, pendant tout le temps nécessaire à la correction des épreuves, qui a pu, ainsi, être faite sur le texte original. La correspondance d'Auguste Comte à Célestin de Blignières n'a jamais été publiée intégralement. Il convient cependant de signaler la publication d'une lettre et de quelques extraits :

1˚ Littré dans son livre : Auguste Comte et la philosophie positive, (l'édition, 1863), pp. 644-646 de la 3e édition, avait donné des extraits de deux lettres du 2 janvier et du 10

mars 1851 ;

2° M. Bossert, inspecteur général d'allemand, à qui des circonstances de famille avaient permis de consulter le fonds du Dr A. Drouineau, avait publié dans la Revue des deux Mondes du ler mars 1908, un article où figuraient quelques fragments des lettres de Comte. Tous ces extraits ont été réunis en 1927 dans un volume publié à São-Paolo sous le titre de Lettres et Fragments de Lettres ;

3° Enfin, la lettre d'excommunication du, 27 juin 1857 a été reproduite dans la Correspondance inédite, 1904, tome III, pp. 314 et suiv., sous l'indication : Une lettre à M. de *** et la mention « Sur l'enveloppe jugement B... ». Toutes les autres lettres sont inédites.

Célestin de Blignières naquit à Paris le 14 juillet 1823. Son père dirigeait, rue de Clichy, une pension très réputée où passèrent de nombreux jeunes gens de la haute société parisienne, en particulier le duc de Broglie. Célestin de Blignières était le second de cinq enfants : Gabrielle, qui épousa M. de Saint-Clair et mourut à vingt-trois ans ; Auguste, professeur de rhétorique au Collège Stanislas, auteur d'un Essai sur Amyot, très apprécié, mort à 26 ans ; Eugénie, qui épousa M. le Mélorel de la Haichois ; Ernest,

inspecteur des finances qui épousa Mlle de Monistrol, Célestin voua une affection particulière à sa sœur Gabrielle, à laquelle il dédia son livre. Il resta très lié avec son frère Auguste, mais n'avait pour sa mère qu'une sympathie très limitée.

Il reçut sa première instruction dans la pension de son père. Comme il se destinait à l'École Polytechnique, il entra à l'Institution Laville, connue pour préparer au concours d'entrée de l'École. C'est chez Laville qu'il fut, pour la première fois, l'élève d'Auguste Comte, alors professeur de mathématiques. Reçu, en 1843, à l'Ecole Polytechnique, de Blignières y retrouva Auguste Comte, chargé provisoirement du cours d'analyse. « L'impression très profonde, écrit-il dans la Préface du livre qu'il publia en 1857 sur Comte, produite par son admirable enseignement, m'ayant conduit à l'étude de ses ouvrages, je devins ainsi très naturellement d'élève, disciple. »

Sorti de l'Ecole en 1845, avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie, de Blignières tint garnison à Metz, puis à l'armée du Rhin, comme lieutenant. En 1849, il quitta l'armée du Rhin, après une chute de cheval, et vint à Paris passer un congé de convalescence d'un an. Aussitôt, il se mit en rapport avec son ancien professeur, se fit admettre parmi les membres de la Société Positiviste et assista

assiduement aux réunions de la rue Monsieur le Prince. Son adhésion avouée aux doctrines positivistes le mit immédiatement en froid avec ses parents demeurés très attachés aux traditions et à la religion.

À l'expiration de son congé en 1850, de Blignières, fut détaché à l'arsenal de Rennes. À cette date, et surtout en 1851, l'année du coup d'État, il eut non seulement le désir, mais encore l'intention de donner sa démission. Son père s'y opposa énergiquement. La rupture devint totale avec sa famille, qui à partir de ce moment, lui refusa toute aide financière. C. de Blignières, pour gagner sa vie, fut contraint de rester dans l'armée, malgré son aversion de plus en plus grande pour la vie militaire. En 1857, nous le trouvons capitaine à la fonderie de canons de Douai, et un peu plus tard à Bergues.

*

* *

Depuis 1850, Célestin de Blignières travaillait à un livre sur l'ensemble du positivisme. Il avait l'ambition d'en donner un résumé plus aisément assimilable que le « Cours » du maître. Ce fut cette ambition qui le perdit dans l'estime et la

confiance de Comte. Célestin de Blignières apporta à son travail un véritable acharnement. Le 18 janvier 1856, il écrivait à M. Corne : « Ce n'est vraiment qu'à la faveur d'une sorte d'engourdissement de tous mes souvenirs et de tous mes sentiments que je puis trouver le calme nécessaire à mon travail. Pour en venir là, j'ai besoin de toute l'énergie de ma volonté, mais ce n'est, en quelque sorte, qu'un équilibre instable, et la moindre secousse, le moindre ébranlement produit en moi une agitation désordonnée que le temps et de longs et pénibles efforts, peuvent alors seuls calmer. Je ne dors plus, j'ouvre tous mes livres les uns après les autres sans pouvoir me fixer sur aucun, et je n'ai alors d'autres ressources pour trouver le repos, que la fatigue matérielle, il me faut aller au loin dans la campagne et rentrer chez moi épuisé. Vous le voyez, mes rapports de famille sont toujours pour moi une plaie saignante... Si tant de bonne volonté et d'efforts n'ont encore abouti, cela tient certainement à mes malheurs privés. Mais gémir sans cesse sur eux, ne pas savoir s'y résigner et contre eux énergiquement réagir, est-ce là l'existence d'un homme ? J'en suis à ma septième année de travail ; le moment est venu pour moi d'écrire ; ma position n'y met pas des obstacles dirimants ; que toute ma volonté et mon attention, se détournant de mes affaires particulières se concentrent donc sur mon travail. Sans doute, quand on souffre, quand tout tend à vous distraire, quand on n'a personne auprès de soi, à qui demander aide on conseil, personne seulement qui soit animé des mêmes sentiments, s'intéresse aux mêmes études, ait les mêmes préoccupations, personne avec qui on puisse échanger ses idées et éventuellement

s'éclairer, sans doute alors le travail, et les efforts, toujours nécessaires pour fixer son attention sur les généralités et les abstractions, en deviennent bien plus pénibles. Mais puisque j'ai pu écrire, à propos des difficultés de ma vie, que j'osais espérer grandir à leur hauteur, que j'arrive donc ou que je meure à la peine. » L'ouvrage parut en 1857, sous le titre suivant : Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positive (un vol in-12, Paris).

« Quand j'ai composé ce livre, disait de Blignières, j'ai employé tout l'argent que j'avais à le faire imprimer. Il a été tiré à 1571 exemplaires, ce qui m'a coûté 2.428 francs, et le libraire qui l'a vendu m'a constamment répété que les demandes venaient, en réalité, non de la France, mais de l'Allemagne, et même aussi de l'Angleterre et de la Russie. »

« Mon but, dans mon livre de 1857, écrivait-il à Hermann, le 25 mars 1886, a été d'exposer clairement et dans la mesure où cela était possible, l'état de la science au point de vue des idées générales au moment de la découverte de la vraie philosophie de l'histoire. Il faut donc que ce livre garde sa date, qu'il reste comme un point fixe et invariable, comme un symptôme et un résultat d'une situation intellectuelle et morale dont l'avenir montrera les très graves conséquences et qui sera profondément étudié par la postérité. » « En publiant mon ouvrage, ajoute de

Blignières, dans une lettre à Le Roy du 17 novembre 1883, je faisais sciemment et systématiquement une chose défendue par les règlements militaires. Mais cela ne pouvait m'arrêter et depuis sept ans je me disais : ou je mourrai à la peine, ou j'arriverai à publier une exposition de ce que renferment, selon moi, de bien et de particulièrement important, les ouvrages d'Auguste Comte. »

Comte conçut d'abord pour son jeune disciple, la plus vive estime. Il loue son agréable société (lettre à M. de Tholouze, 9 août 1851, Correspondance, t. I, p. 105). Il aime ses visites cordiales (lettre à P. Laffitte, 1er septembre 1851, Correspondance, t. II p. 124). C'est « le noble lieutenant » que la conduite de Littré indigne (lettre à Audiffrent, 7 mai 1852, A divers, t. II 1re partie, p. 105). Il trouve seulement que ses lettres sont « trop rares et trop réservées » (lettre à Audiffrent, 7 juin 1852, A divers, t. I, 1re partie, p. 113). Il espère qu'il pourrra lui conférer un jour le sacerdoce de l'Humanité (lettre à M. de Cappelen, 19 septembre 1852, Correspondance, t. I, p. 88). Déjà il compte sur lui pour orienter des disciples moins avancés (lettre à Audiffrent, 14 juin 1853, A divers, t. I, 1re partie, p. 188).

Toutefois, dès qu'il connut le projet d'exposition populaire

du positivisme par de Blignières, il le désapprouva formellement et ne cacha pas son humeur : « Mon disciple de Douai, écrit-il à Henry Edger, le 21 novembre 1856 (A divers, t. I, 2e partie, p. 197), ne remplit pas les conditions de cœur et d'esprit, qu'exige une popularisation qui, loin d'émaner d'une lourde préparation de sept ans, devrait normalement résulter de quelques mois de verve, si ce jeune homme en était assez susceptible. »

Les rapports s'envenimèrent rapidement. Des propos irrespectueux furent rapportés à Comte. Blignières aurait dit : « Mon père spirituel, c'est M. Littré. » Comte tenait ce propos de M. Foucart, avocat à Valenciennes (A M. de Constant, 24 février 1857, Correspondance, t. 1, p. 332, ou A divers, t. I, 2e partie, p. 245). Comte ne manquait pas d'interpréter l'attitude de son disciple infidèle : « Toute paternité supposée, écrivait-il, chez un homme qui n'a jamais pu rien engendrer, doit autant embarrasser l'acceptant que l'adoptant. Je crois pourtant que le motif de cette étrange préférence consiste dans la secrète prédilection de M. de Blignières pour les âmes radicalement dépourvues d'énergie, auprès desquelles sa personnalité compte finalement obtenir un essor toujours incompatible avec un ascendant tel que le mien. » (cf. à Audiffrent, 29 janvier 1857, A divers, t. I, 1re partie, p. 363, et 12 février 1857, ibidem, p. 368 et à M. Hadery, 18 mai 1857, Correspondance, t. II, p. 382 ; ainsi que Deroisin. Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples, pp. 101-

102, Paris, 1909.)

Après avoir d'abord refusé de lire l'ouvrage que de Blignières avait d'ailleurs omis de lui adresser [2], Auguste Comte se décida avec emportement à la « dégoûtante corvée exceptionnelle », « l'horrible corvée de quinze heures » exigée par l'examen de l'Exposition abrégée et populaire.... Le jugement de Comte fut sans indulgence : tout ce qui n'est pas pillé est médiocre, lourdeur prétentieuse, travail qui met le cœur au-dessous de l'esprit, exposition qui n'est, ni abrégée, ni populaire, absence totale de sympathie pour les douleurs et la situation des prolétaires occidentaux, pas un mot d'hommage à Mme de Vaux, pas la moindre indication de l'aptitude et de l'avenir pratique du positivisme, pas une seule mention de la domesticité (Cf. à Audiffrent, 25 et 29 juin 1857, À divers, t. I, 1re partie, pp. 407 et suiv. A Dix Hatton, 28 juin 1857 ; ibidem, pp. 639 et suiv.). Blignières est exclu de la Société positiviste le 29 juin 1857 à la suite d'une lettre où Comte était accusé de préférer « par des motifs purement personnels », que le positivisme reste obscur et ignoré, que connu par la plume d'un autre. (A Audiffrent, lettre citée du 25 juin 1857.) Par une addition au Testament, écrite le 25 juin 1857, Comte exclut le capitaine de Blignières de son convoi funèbre. (Testament, p. 36, cf. à Audiffrent, lettre citée du 25 juin 1857, p. 408.)

A partir de ce moment, Blignières devient « le méprisable fou de Douai », l'agent plus ou moins conscient de « l'incohérente coterie graduellement formée, depuis cinq ans, par les faux positivistes, nominalement groupés autour du rhéteur usé que le positivisme a passagèrement décoré d'une auréole de penseur, mais réellement soumis à la femme monstrueusement exceptionnelle à laquelle j'eus le malheur de donner mon nom ». (A Hadery, 7 juillet 1857, Correspondance, t. II, p. 388.)

Les graves déceptions que lui réservait soit disciple favori coïncidèrent avec la crise physique qui devait emporter Comte. Celui-ci ne manqua pas de faire retomber sur de Blignières la responsabilité de sa maladie. Le 27 mai 1857, Comte fut très ému par la mort de son ami le sénateur Vieillard. Par suite d'un malentendu, il dut se rendre très rapidement au cimetière. La course le fatigua, il se coucha, tout fiévreux. Ses maux d'estomac habituels revinrent. La crise paraissait sur le point de s'apaiser lorsque parut le livre de Blignières. La colère de Comte sévit parallèlement à l'aggravation du mal qui devait l'emporter le 5 septembre 1857. Il déclara que sa maladie était due à « l'ignoble conduite du faux disciple [3] ».

C. de Blignières apprécia d'une manière très calme et très digne, la sévère réprobation du maître. « Des circonstances

regrettables y aidant, écrit-il dans l'avant-propos de sa Lettre sur la Morale (Paris 1863), M. Comte fut très peiné par cette publication (1'Exposé abrégé et populaire...) dans lequel il vit surtout la pensée de son insuffisance à exposer convenablement sa doctrine, et il prétendit que j'avais systématiquement et coupablement caché dans ma préface, l'existence de deux opuscules : Le Catéchisme Positiviste, publié par lui en 1852 et L'Appel aux Conservateurs, en 1855, qui selon lui, mais non selon moi, rendait mon exposition parfaitement inutile. Enfin, il comprit bien que ma pensée n'était pas que le pouvoir spirituel dût se condenser chez un pontife, et je jus déclaré par lui, c'est triste à dire, mais cela est, un schismatique coupable et dangereux.

« Tout en regardant comme fort regrettable une rupture avec M. Comte, qui restera toujours le plus important de mes professeurs et le maître, je ne trouve rien d'effrayant dans cette position qu'il m'a faite pour ainsi dire, malgré moi, et, interprétée raisonnablement et bien comprise, je l'accepte très volontiers. Si M. Comte a beaucoup fait, il n'a assurément ni tout fait, ni même vraisemblablement toujours bien fait, et je me crois comme à tout le monde, le droit de triage. »

*

* *

En 1859, C. de Blignières se fait mettre en congé de maladie et vient à Paris. Depuis le mois d'octobre 1851, il n'avait revu ni son père, ni sa mère. Par l'intermédiaire du Général Perrodon, son père qui avait été heureux de ne pas le voir quitter définitivement l'armée, consent à lui faire une rente de 3.000 francs et se reconcilie avec lui par une lettre pacificatrice [4].

Nanti des avantages matériels qu'apporta la réconciliation familiale, Célestin de Blignières ne quitta plus Paris. Mis en non-activité pour infirmités temporaires jusqu'en 1866, il obtint sa retraite au début de 1867. Il habitait la rue d'Assas, à Paris, et continuait à s'intéresser au positivisme. Il publia alors différentes brochures : La vraie liberté, conséquence nécessaire de la séparation du pouvoir temporel et spirituel, 47 pages, in-8°, 1860 ; Lettre sur la morale à Mgr l'Évêque d'Orléans. L'un des quarante de l'Académie Française, 48 pages, in-8°, 1863 ; Du progrès des idées politiques. La liberté et la souveraineté nationale. Lettre à un positiviste (M. Charles Mellinet fils, de Nantes, 18 pages, in-8°, 1884) ; La Doctrine positive, projet de revue, 32 pages, in-8°, 1867 ; Études de morales positives, 23 pages, in-8°, 1868.

En 1860, C. de Blignières, avec Littré, Charles Robin,

Bourdet et Charpentier, voulut créer une société pour fonder et publier une revue positiviste. Des imprimés furent établis pour déclarations d'actions de cent francs. La société n'a jamais fonctionné et la revue n'a pas vu le jour. Dans une lettre au Dr Ritti, du 25 décembre 1881, de Blignières exprime quelque mécontentement à l'égard de Littré. « Quand dans l'hiver 1865-66, j'ai dit à M. Littré qu'il faudrait faire une revue et appliquer les idées positivistes à l'appréciation de tous les événements se produisant et dignes d'attention, M. Littré m'a dit que c'était là une chose impossible et que, ni lui, ni personne, n'était capable de le faire, et je me rappelle avec toute la certitude et la précision possibles que je dis alors très vivement à M. Littré : « Eh, bien ! Moi, je le ferai ; que l'on me garantisse contre les difficultés » matérielles ou au moins que l'on m'aide à les surmonter, et je le ferai. » M. Littré ne fut pas content. Il fit l'incrédule et quelque temps après Wyrouboff s'étant présenté, M. Littré profitant des circonstances difficiles et de la situation dépendante dans laquelle je me trouvai, me coupa l'herbe sous le pied, comme alors je lui écrivis. »

En 1868, 1869 et 1870, de Blignières entreprit quelques voyages de propagande. Il donna à Bordeaux, le 5 septembre 1869, une conférence sur la politique positive qui fut l'occasion d'une polémique dans le journal La Gironde. Enfin, de Blignières se fixa à Versailles.

*

* *

Au début de 1874, il épousa Marie Liouville, la plus jeune fille du célèbre mathématicien Joseph Liouville, professeur au Collège de France, à la Sorbonne, à l'École Polytechnique, Président de l'Académie des Sciences [5] ; de Blignières entretint avec son beau-père un commerce intellectuel suivi dont il parla toujours, soit dans ses lettres, soit dans ses conversations, avec la plus grande chaleur.

Le ménage de Blignières s'installa d'abord à Versailles, puis en 1875 vint à Neuilly, où il avait fait l'acquisition d'une propriété 38, rue de Longchamps. Il y mena une vie solitaire. « Je vis ici en ermite, écrit-il à Delerot, le 25 décembre 1887, comme doit le faire tout homme sage et raisonnable qui a des idées tout autres que les idées de ses contemporains. » Il recevait quelques amis positivistes, dont les Drs Ritti et Cotard, et passait son temps à écrire, soit des lettres, soit quelques ouvrages restés inédits. (Lettres sur la sociologie, Le tire-bouchon, etc.), soit ce qu'il appelait son mémorandum, et qui consistait à recopier les passages qui l'intéressaient particulièrement dans les quotidiens divers, et en particulier dans Le Temps. Après la mort de son père, ses relations avec sa mère redevinrent

plus froides. Sa mère, à l'instigation d'une demoiselle de compagnie, laissa un testament destituant complètement Célestin, sous prétexte que de son mariage il n'avait eu que trois filles et pas de garçons. Célestin de Blignières fut obligé d'intenter un procès qu'il gagna, mais le fit brouiller avec son frère Ernest. Il mourut à Neuilly, le 30 septembre 1905.

*

* *

Il n'entre pas dans le dessein de cette édition de proposer une interprétation des textes donnés. Il suffira de noter que l'intérêt des lettres de Comte à de Blignières, outre les renseignements de détails qu'elles nous apportent, réside dans le fait qu'elles nous font assister à l'évolution complète d'une initiation positiviste, aboutissant, après une période de vive estime philosophique, à une violente rupture. Le maître y apparaît, plus nettement que jamais, imbu de sa mission religieuse et décidé à exiger de ses disciples la plus complète docilité de pensée. « Le droit de triage », comme dit de Blignières, constitue aux yeux de Comte une inexcusable impiété. C'est pour ne l'avoir pas compris que « le Capitaine, de Douai » s'est vu rejeter du cercle des purs, après avoir été destiné au sacerdoce de l'Humanité.

Paul Arbousse-Bastide.

Lettres inédites à C. de Blignières

I

Retour à la table des matières

A Monsieur de Blignières, Officier d'artillerie.

Monsieur,

Je regrette beaucoup que vous ayez de nouveau pris inutilement la peine de vous présenter chez moi. Excepté le Mercredi, je ne sors presque jamais dans la journée, et on me trouve certainement tous les soirs, entre 7 et 8 h. Quelqu'occupé d'ailleurs que je fusse, je ne regarderai pas comme un dérangement une visite sérieuse et intéressante, telle que la vôtre.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

Jeudi 4 Descartes 61 (11 octobre 1849).

II

Retour à la table des matières

Jeudi soir 25 Descartes 61 (1er novembre 1849).

Monsieur et cher confrère,

Suivant mon espoir, vous avez été hier unanimement admis comme 35e membre de la Société Positiviste, qui se réunit cordialement chez moi chaque mercredi soir, de 7 heures à 10 heures. Si vous pouvez venir encore causer avec moi, dimanche ou lundi, vers neuf heures du matin, il me reste à vous donner quelques explications préliminaires, oubliées, dans notre dernier entretien.

Salut et fraternité.

Auguste COMTE,

Président de la Société Positiviste

10, rue Monsieur le Prince,

***

III

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, officier d'artillerie,

Paris, le jeudi soir 2 Moïse 63 (2 janvier 1851).

Monsieur,

Je regrette que vous ayez tant tardé à profiter de ma cordiale invitation de correspondance. Mais je rends pleine justice aux motifs consciencieux qui ont surtout déterminé une réserve où la timidité proprement dite a eu peu de part. Toutefois, j'espère que mon empressement à vous répondre, au milieu des touchantes perturbations, du moment, vous inspirera désormais plus de confiance, maintenant que vous avez enfin rompu ce noble silence. L'action individuelle, orale et écrite, fait aussi une partie essentielle de ma fonction philosophique. Ce devoir naturel me procure d'ailleurs un fréquent bonheur, et je ne crois pas que personne soit plus propre que vous à développer cette douce connexité. Avant de commencer cette réponse, je viens de relire votre excellente lettre, qui m'a satisfait encore mieux qu'avant hier, tant de coeur que d'esprit.

Habitué à saisir rapidement la relation de tout ce que j'éprouve avec la grande mission que l'humanité m'assigne, ces lectures m'ont procuré une satisfaction qui n'est pas seulement personnelle. Quoique j'apprécie beaucoup la douce récompense que mes travaux reçoivent par une reconnaissance aussi touchante que la vôtre, je suis encore plus sensible aux garanties qui résultent de l'ensemble de votre lettre pour le digne ascendant prochain de la philosophie dont la fondation m'est échue d'après la marche totale du passé. Vos dispositions, autant loyales que judicieuses, pour la digne rénovation finale de votre entendement, les purs et nobles sentiments qui accompagnent, ou même dominent peut-être déjà, ces consciencieux efforts continus, tout cela prouve autant la réalité et l'opportunité, de la doctrine que le talent et la moralité du disciple. Les cas semblables se sont heureusement multipliés, pendant l'année qui vient de finir, au delà de mes propres prévisions, et le plus souvent chez des jeunes gens même moins préparés que vous. On est fier de se sentir le chef spirituel de cette noble élite, et on ne peut plus conserver aucune inquiétude sur le prochain avenir d'une philosophie qui détermine de telles convictions et inspire des dévoeuments aussi sérieux. Je suis persuadé que nos confrères éprouveront une semblable réaction en écoutant mercredi prochain la lecture intégrale de votre lettre, dont je leur ai seulement annoncé l'arrivée et la destination, pendant leur solennelle et touchante visite d'hier, à laquelle vous étiez si dignement associé d'avance.

Les indications de votre lettre sur la marche générale de vos études actuelles ne méritent que ma sincère approbation. Je suppose d'ailleurs que vous ne négligez pas les lectures historiques d'après lesquelles vous donnerez plus de précision à vos méditations sociologiques quand leur tour systématique arrivera. Pendant ces deux années de dernière préparation philosophique, ne vous hâtez point de décider irrévocablement la direction, théorique ou pratique de votre vie réelle. Ce noviciat final ne s'achèvera pas sans que vous parveniez spontanément à vous fixer sur ce point capital de conduite, en combinant peu à peu les impressions résultées de ce travail continu avec celles qui proviennent de votre service spécial, dont je ne doute pas que vous ne vous acquittiez toujours consciencieusement, de manière à édifier les profanes sur la moralité pratique de votre foi. Quel que soit votre choix final, je suis certain que vous y rendrez de grands services. Malgré la prédilection ordinaire des jeunes lettrés pour la carrière théorique, cette existence doit convenir à fort peu d'hommes. Quoiqu'elle ait aujourd'hui un besoin urgent de dignes organes, je pense que la plupart des vocations qu'on y suppose sont illusoires. Il peut très bien arriver que vous soyez sérieusement appelé, et je ne pourrai moi-même prononcer démonstrativement là-dessus avant l'achèvement du noviciat final que vous avez si noblement commencé. Mais si votre choix définitif tombait, au contraire, sur la pratique, croyez qu'elle vous offrirait aussi un vaste et digne champ de dévouement et même de talent. Elle a maintenant presque autant besoin que la théorie de

renouveler ses organes principaux, qui d'ailleurs sont naturellement plus nombreux.

Parmi les conseils communs aux deux cas, (et cela arrive pour tous ceux qui sont très importants), je dois aujourd'hui vous recommander la lecture esthétique, dont je vous ai souvent parlé dans nos libres causeries que je ne regretterai jamais d'avoir rendu plutôt fraternelles que paternelles. Je crois qu'il vous reste à cet égard des grandes acquisitions à faire. Pour la poésie, elles sont partout praticables, et souvent aussi pour la musique. Apprenez l'italien en lisant Dante, Arioste, et Manzoni, puis l'espagnol en lisant de même Calderon et Cervantès : laissez dormir vos langues du Nord pendant quelques années, mais habituez-vous surtout à ne jamais lire que des chefs-d'œuvre, que vous rendrez familiers par un recours périodiques : si vous lisiez des médiocrités, votre initiation esthétique avorterait.

Comme transition aux lectures morales, je vous recommande la pratique journalière de l'Imitation dans l'original et dans Corneille. Voyez-y un admirable poème sur la nature humaine, et lisez-le en vous proposant d'y remplacer Dieu par l'Humanité. Cela deviendra une source féconde de nobles jouissances et d'intimes améliorations. Vous sentirez ainsi combien est moralement dangereuse

l'étude scientifique, quand on n'y voit pas un simple moyen et qu'on veut l'ériger en but. Les émancipés sont maintenant assujettis à parvenir à l'amour par la foi réelle, c'est-à-dire démontrée ou démontrable. Mais soyez certain que votre noviciat philosophique ne sera pas conduit jusqu'à son vrai terme normal s'il ne vous amène point à l’amour. Pendant ce trajet la digne fréquentation du sexe affectif vous aidera beaucoup à atteindre le but raisonnable et sain de toute cette longue initiation, l'incorporation morale et mentale à l'Humanité. Je ne saurais mieux terminer que par ce double conseil, sur lequel je reviendrais si vous m'y donnez lieu.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

IV

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, à l'Arsenal de Rennes.

Paris, le 16 Moïse 63 (16 janvier 1851).

Monsieur,

malgré votre annonce d'une prochaine visite, j'éprouve le besoin de vous témoigner immédiatement ma satisfaction pour la bonne réponse que j'ai reçue hier. Je ne puis que louer la manière sage et consciencieuse dont vous appréciez votre phase actuelle et sa relation avec l'ensemble de votre carrière. Continuez la rénovation systématique que vous avez si dignement entreprise, et comptez, en effet, qu'elle convient également aux deux solutions, entre lesquelles vous devez encore hésiter pendant deux ou trois ans. Si vous pouvez la compléter par un digne mariage, elle ne présentera plus aucune grave lacune, ni au cœur ni à l'esprit.

J'ai annoncé hier à nos confrères votre présence

exceptionnelle pour mercredi prochain. En même temps, j'ai invoqué leur coopération fraternelle, afin que vous trouviez à Douai quelques relations convenables. J'ai surtout lieu de compter ainsi que vous y pourrez continuer aisément vos études anatomiques, par des relations immédiates avec quelques chirurgiens militaires. Vous verrez cela mercredi prochain avec plus de précision.

Dans cette nouvelle résidence, vous pourrez entrer en contact avec le foyer positiviste qui vient de se former à Bruxelles ; et même plus tard avec le noble foyer hollandais qui existe depuis six ans à La Haye.

Pendant les deux derniers mois de l'année qui vient de finir, notre société a été surtout occupée d'une importante discussion sur ma résolution, déjà pratiquée en mon cours en ce qui me concerne d'ériger désormais les positivistes en un parti distinct de tous les partis actuels. Ce parti positiviste ne doit pas ménager davantage les rouges que les blancs et les bleus, et seulement s'efforcer de rallier tout ce qu'il y a d'honnête et de sensé dans ces trois factions, toutes trois à peu près également anarchiques et rétrogrades à la fois. Son caractère propre consiste dans la conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès pour terminer la révolution par une construction décisive, fondée sur la religion de l'Humanité. Ce parti systématique supplée

à son petit nombre actuel en regardant les prolétaires, surtout ceux qu'on appelle socialistes, comme ses adhérents naturels, malgré le vague et l'incohérence de leurs opinions présentes. Je prendrai cette attitude définitive avec plus de fermeté à l'ouverture de mon nouveau cours, en dépit des brouillons de toutes couleurs.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

V

Retour à la table des matières

À Madame Veuve Dussaussoy, à Douai.

Paris, le samedi 25 janvier 1851.

Madame,

Je saisis avec empressement une heureuse occasion de me rappeler spécialement à votre aimable souvenir. Elle est de nature à me retracer plus vivement le gracieux et touchant accueil dont vous daignâtes m'honorer jadis, d'abord à Rennes, puis à Douai, sous les affectueux auspices du digne époux que vous avez perdu. Ce double épisode, à jamais placé parmi mes plus doux souvenirs, m'enhardit aujourd'hui à solliciter vos bontés spéciales pour un jeune officier d'artillerie, qui va résider dans ce même arsenal où je vois encore le noble Colonel Dussaussoy. M. de Blignières, l'un de mes meilleurs élèves est surtout l'un de mes meilleurs disciples. Une rare combinaison du cœur avec l'esprit et le caractère, vous offrira, j'espère, chez lui, sous un excès de réserve, une de ces belles natures que votre sexe apprécie mieux que nous et perfectionne davantage. Puisse-t-il mériter aussi que vous le recommandiez à Madame votre fille et à son mari que je

n'ai point oubliés ! Tout ce qui pourra lui rendre intéressante sa nouvelle résidence m'inspirera toujours une véritable reconnaissance personnelle.

Daignez, Madame, agréer, à cette occasion, la nouvelle assurance de mon affectueux respect.

Auguste COMTE,

(10, rue Monsieur le Princç).

P. S. — Je prie Monsieur de Blignières de vous offrir un exemplaire d'un écrit dont j'ose espérer que vous ne redouterez pas la lecture, parce qu'il contient, sur la vraie théorie féminine un chapitre spécial, déjà approuvé par plusieurs dames recommandables.

***

VI

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, Officier d'artillerie, à Douai.

Paris, le Mardi 14 Aristote 63 (11 mars 1851).

Monsieur,

avec votre intéressante lettre du 10, votre jeune subordonné m'a remis hier le volume que vous avez cru devoir me renvoyer. Il a bien voulu emporter, à la place deux exemplaires dont je suis sûr que vous disposerez utilement. Quant à la lettre que je vous avais donnée pour Mme Dussausoy, je suis heureux que vous y attachiez assez de prix pour désirer de la garder, quoique devenue sans objet immédiat. Je vous autorise cordialement à la montrer autant que vous le jugeriez convenable, comme un sincère témoignage de mon opinion sur vous.

Cette opinion s'est beaucoup fortifiée et développée d'après les importantes communications résultées de votre

dernier séjour à Paris. En recevant vos plus intimes confidences, tant écrites qu'orales, j'ai mieux apprécié votre valeur morale. Un douloureux passé a involontairement développé les qualités de votre caractère, et surtout votre rare persévérance. Les circonstances prolongées qui ont contenu votre essor affectif expliquent assez ce qui semblait vous manquer à cet égard, j'ai pu aussi reconnaître que votre aptitude à la tendresse est, au fond, aussi réelle que votre évidente disposition à la vénération et par suite à l'enthousiasme envers une digne destination. Quant à votre intelligence, dont la force et la pénétration m'étaient déjà connues, j'ai heureusement constaté une notable amélioration dans la tendance au vague qui altérait trop ces qualités fondamentales, et où il fallait voir seulement le résultat passager d'une insuffisante instruction. Vos efforts actuels me donnant une pleine certitude que cette lacune sera bientôt réparée, je ne dois pas hésiter à vous inspirer une juste confiance dans le noble avenir que vous réserve pour le service fondamental de l'Humanité, une heureuse combinaison des trois ordres de qualités essentielles.

Dans l'état actuel de votre évolution, la culture du cœur reste seule à régulariser familièrement pour réparer un passé involontaire. Pourvu comme vous l'êtes, d'un véritable ange-gardien, par le souvenir de votre éminente sœur, vous cesseriez d'être excusable si vous tardiez davantage à organiser son culte intime, maintenant que vous connaissez

la théorie qui démontre la haute portée morale d'une telle institution privée. Le motif qui vous en a détourné jusqu'ici ne m'a pas semblé admissible. S'il fallait écarter ainsi les bons souvenirs, par la crainte de ranimer les mauvais qui s'y lient, presque aucun culte réel ne serait possible. L'admirable privilège de la vie subjective consiste surtout à épurer la vie objective, en n'y puisant que les impressions dignes de persister. Avant de quitter le Purgatoire pour monter au Paradis, Dante boit d'abord l'eau du Léthé qui efface tous ses souvenirs. Mais, peu de temps après, il complète sa préparation en s'abreuvant dans le fleuve collatéral (l'Eunoë) qui lui rend seulement la mémoire du bien. Cette belle allégorie contient le germe anticipé, de notre théorie positive sur l'institution de la vie subjective. Loin de reproduire vos tristes impressions d'enfance et d'adolescence, ce culte d'une digne sœur vous rendra moins amers les souvenirs de ceux dont vous avez à vous plaindre. Je puis vous en parler par expérience, au sujet de la famille qui méconnut mon immortelle amie. Si j'insiste à cet égard, c'est afin de dissiper entièrement votre fâcheuse hésitation sur une pratique très précieuse pour votre perfectionnement et votre bonheur. En y joignant une meilleure appréciation des femmes, et par suite des rapports plus complets et plus suivis avec elles, vous achèverez de réparer la lacune essentielle de votre culture morale dont votre essor intellectuel dépend beaucoup plus que vous ne pouvez le croire maintenant.

Envers celui-ci vous tireriez un grand secours du volume inédit qui, malgré tous mes efforts et mes sacrifices, reste exilé depuis plus d'un an. Car, il contient une coordination sommaire de toute la philosophie naturelle, spécialement développée envers la biologie, qui dirigeait utilement vos études actuelles. Vous y trouveriez surtout la constitution directe de la vraie logique positive d'après l'harmonie finale entre la méthode objective qui seule fournit des matériaux solides et la méthode subjective qui seule dirige les constructions durables. Dans la tendance actuelle que vous me signalez à marcher alternativement du monde vers l'homme et de l'homme vers le monde, je vois l'aveu spontané du besoin fondamental de combiner ces deux méthodes également indispensables. Si la préparation du positivisme dépendit surtout de la première, la seconde doit désormais prévaloir pour le consolider et le développer en l'appliquant aux questions principales, où l'ordre d'importance prévaudra maintenant sur l'ordre de dépendance.

Cette appréciation est très propre à lier intimement la partie morale et la partie mentale de votre culture actuelle. En effet, c'est le cœur qui doit surtout dominer la discipline subjective, comme ouvrant seul l'accès immédiat aux plus hautes spéculations. Vous sentirez bientôt cette éminente propriété si vous fréquentez dignement le sexe aimant, toujours préoccupé directement des lois morales, tandis que le sexe agissant s'arrête trop aux lois physiques. C'est

aussi pour cela surtout que je regrette votre suspension actuelle de lectures poétiques. Un vrai positiviste ne devrait pas laisser passer une seule journée sans y consacrer au moins le temps qu'exige un chant de Dante. Toutefois, en espérant que vous y reviendrez bientôt, je me félicite que vous commenciez à goûter l'Imitation où je vous engage de joindre, comme moi, Corneille à Kempis. Mais vous feriez bien de lire d'abord l'ensemble du poème, avant de revenir sur chaque livre. En effet, le principal défaut de cette admirable production consiste dans le défaut total de plan. Le quatrième livre a seul une véritable unité, et encore l'ordre des chapitres pourrait y être interverti sans inconvénient. Partout ailleurs, chaque chapitre pourrait, le plus souvent, être transposé à volonté, même d'un livre à un autre. Cela ne détruit nullement l'éminent mérite de cet incomparable poème sur la nature humaine, où l'incohérence est surtout due aux croyances dominantes. Jusqu'à ce qu'il surgisse une autre suite de chants propres à diriger l'intime culture du cœur, cet informe chef-d'œuvre conservera toujours un prix infini, non seulement comme haute satisfaction esthétique, mais surtout pour l'amélioration morale. Un célèbre empereur musulman, en faisait sa lecture favorite. Encore plus dégagé des croyances qui l'inspirèrent, j'espère que tous les jeunes positivistes se le rendront bientôt familier, en prouvant de plus aspirer à le refaire mentalement d'après la nouvelle unité religieuse.

Sans chercher aucune transition, je crois devoir vous faire participer à la bonne nouvelle dont je gratifiais, mercredi dernier nos confrères réunis. Vous savez, je crois, que nous possédons, à Gênes, un commencement de foyer positiviste, sous la direction de M. Benedeto Profumo. Ce zélé disciple ne m'était encore connu que par sa correspondance qui, en montrant sa modestie et son dévouement, ne m'indiquait pas sa valeur intellectuelle. Il m'avait beaucoup demandé de lire un opuscule qu'il publia ici en français, en mai 1848, sous le titre de Solution des principaux problèmes qui agitent notre siècle. Mais, malgré ses indications et mes efforts, nous n'avions pu trouver cette brochure. Un dernier moyen lui a récemment permis de la mettre à ma disposition pendant vingt-quatre heures. Comme il contient seulement une feuille d'impression, j'ai pu avant de rendre l'exemplaire, le lire en entier à nos confrères, qui l'ont jugé comme moi. J'y ai acquis la certitude que le positivisme possède enfin, parmi ses jeunes théoriciens, un véritable homme de génie, comme il y en a un, depuis longtemps parmi les praticiens (M. Magnin). D'après les quatre ou cinq premières pages de cet admirable début d'un homme qui avait alors vingt-neuf ans, on sent la profonde justesse de la remarque faite par M. Littré et hautement proclamée par moi-même, que, si je n'avais pas découvert le positivisme quelqu'autre penseur l'aurait certainement fondé. M. Profumo me paraît d'étoffe à cela, du moins mentalement, tant il sent spontanément la vraie positivité et son extension au domaine social, quoique sa propre éducation soit évidemment littéraire. Toutefois, j'ignore encore si sa supériorité de cœur et de caractère

aurait complété celle de son esprit. Mais, sans poursuivre davantage une question oiseuse, nous devons tous nous féliciter d'avoir enfin trouvé un chef vraiment éminent pour notre foyer italien. Cette précieuse lecture a spécialement confirmé ma conviction croissante sur l'aptitude supérieure des populations méridionales pour adopter franchement le positivisme et le faire dignement prévaloir. Échappées au protestantisme et préservées de l'industrialisme, elles ont conservé du moyen âge une netteté d'esprit et une chaleur de cœur qu'on ne trouve ailleurs que très exceptionnellement.

Parmi ces heureuses exceptions septentrionales, je puis maintenant vous signaler le jeune homme vraiment distingué (M. Lefort) qui a -commencé à Bruxelles, dans la revue mensuelle intitulée La Belgique Démocratique, une digne exposition du positivisme, bientôt complétée par une série d'articles de M. Lafitte, dont le premier va paraître le 15 mars. Ce foyer belge paraît devoir bientôt devenir digne de notre foyer hollandais, qui existe, depuis cinq ans à La Haye. Peut-être votre résidence actuelle vous conduira-t-elle si elle dure assez, à instituer quelques contacts personnels avec l'un et l'autre. Vous voyez que depuis cinq à six mois le positivisme fait, dans la jeunesse, d'éminentes acquisitions. Le mérite de M. Lefort est d'autant plus grand que son instruction fut purement littéraire. Mais son rare talent synthétique, combiné avec une véritable tendresse et une grande énergie, s'occupe dignement de rectifier cette

initiation. Je suis persuadé que ces précieuses adhésions se multiplieraient beaucoup si le positivisme était plus connu. Mais ceux qui devraient nous faire communiquer avec le public, sont surtout occupés à intercepter nos relations. Toutefois, ils ne lasseront pas notre constance. Le premier Dimanche d'Avril j'espère pouvoir rouvrir librement mon cours, où comme je vous l'ai annoncé, je marquerai directement la constitution tranchée du parti positiviste en dehors et au-dessus de tous les partis actuels et surtout en rivalité spéciale envers le peuple avec le parti anarchique ou rouge. J'ai eu, le 14 Février, un long entretien avec M. Vieillard, dont j'ai été très satisfait, et qui sent de mieux en mieux l'aptitude exclusive du positivisme, pour terminer enfin la révolution par la conciliation normale entre l'ordre et le progrès.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

P. S. — Connaissant la scrupuleuse attention avec laquelle

vous étudierez le Tableau cérébral qui accompagna samedi mon envoi de la troisième édition du Calendrier Positiviste, je dois vous y signaler une faute d'impression que j'ai, malheureusement, aperçue trop tard. Dans la décomposition de l'activité, on a mis : prudence, courage, tandis que ma copie portait formellement : courage, prudence. La faute est trop délicate pour ne pas être fâcheuse. Vous concevez que la fonction qui pousse doit passer avant celle qui retient. Toutefois, l'ordre inverse n'est point absurde. Mais il ne convient qu'à l'activité réfléchie, tandis que je voulais et devais caractériser la marche de l'activité spontanée. Il résulte de cette transposition typographique une grave altération dans la progression normale que forment si bien les trois qualités pratiques, pour entreprendre, exécuter et accomplir. Mais tous mes regrets viennent trop tard et ne peuvent cesser que lors d'une seconde édition, sauf les rectifications bénévoles des rares lecteurs qui sont aussi consciencieux que vous envers toutes les notions d'ordre abstrait.

***

VII

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, Membre de la Société Positiviste.

Paris, le 10 César 63 (Vendredi 2 mai 1851).

Monsieur et cher Confrère,

notre Société vient de décider que chaque membre fournirait immédiatement, selon ses propres convenances, ou quinze francs, ou dix francs, ou cinq francs, pour payer les publications déjà accomplies en 1851. Veuillez donc me faire parvenir, le plus prochainement possible, la cotisation que vous aurez choisie.

Salut et Fraternité.

Le Président de la Société Positiviste,

Auguste COMTE,

(10, rue Monsieur le Prince).

***

VIII

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, Officier d'Artillerie, à Douai.

Paris, le 20 César 63 (12 mai 1851).

Monsieur,

votre lettre d'avant-hier me faisant espérer de vous voir bientôt, dans votre passage pour aller à Vichy, je dois réserver pour ce prochain entretien mes principales informations sur les nouvelles faces, privées ou publiques, de la situation positiviste, et même mes réflexions spéciales sur notre présente existence. Sous ce dernier

aspect je ne puis encore m'expliquer les motifs qui viennent de vous faire suspendre des méditations biologiques heureusement commencées, pour y substituer des études qui me semblent trop exclusives envers les sciences inférieures. Mais quoique cette modification m'alarme un peu jusqu'à ce que vous me la motiviez mieux, je suis toujours disposé à respecter scrupuleusement, chez ceux qui ont obtenu mon estime et ma confiance, une pleine spontanéité mentale indispensable à l'efficacité profonde des méditations sérieuses. Je me borne donc aujourd'hui, sans combattre le régime actuel, à vous recommander davantage les lectures esthétiques et pieuses, ainsi que les relations féminines et le culte intime afin de contenir habituellement la tendance à l'orgueil et surtout à la sécheresse que développent principalement les efforts scientifiques, où l'on déduit plus qu'on induit.

M. Laffitte m'à hier soir appris qu'il vous avait longuement écrit le matin, en vous donnant des notions probablement plus précises que celles de M. de Montègre, sur notre séance exceptionnelle du 16 avril, où j'ai exposé à nos confrères des explications, douloureuses, mais indispensables, nécessitées par une provocation indirectement émanée d'une femme coupable et très artificieuse, dont les vices, quoique fort graves, ne s'aperçoivent que dans une entière intimité. J'ai été ainsi forcé de me retracer vivement les profonds tourments au milieu desquels j'ai vécu pendant dix-sept ans, et dont le

souvenir est venu troubler ou presque suspendre les émotions aussi pures que nobles qui, depuis six ans, remplissent habituellement mon cœur. Néanmoins, j'ai utilisé autant que possible cette crise involontaire, et de façon à éviter son renouvellement ultérieur. Elle a bientôt exercé une réaction très heureuse, qui a complété son efficacité, en me forçant à m'expliquer par écrit sur ce pénible sujet avec un éminent collègue, M. Littré, qui n'assistait point à cette séance. J'avais toujours évité, spécialement envers lui, un tel entretien, par un double motif de délicatesse, craignant de le priver dès lors d'une relation de société qui lui est intellectuellement agréable, et aussi de faire perdre à la coupable ce noble et salutaire contact. Mais je sentais depuis longtemps, que ce généreux silence pouvait être exploité contre moi par une dame dégagée de tout scrupule et m'exposait du moins à être taxé d'une sévérité exagérée dans un cas où je n'avais péché que par excès d'indulgence. Or, la séance du 16 avril, ayant été, à mon insu, rapportée à M. Littré, cet éclat l'a décidé à m'écrire sur ce sujet une lettre vraiment admirable, à laquelle j'ai fait aussitôt une longue réponse décisive. Je vous ferai lire l'une et l'autre dans notre prochaine entrevue, comme méritant d'être secrètement connues déjà de quelques positivistes choisis, et probablement destinées à avoir une entière publicité. Cette importante explication doit augmenter l'intimité de deux principaux organes du positivisme, entravé jusqu'alors par une réserve embarrassante. J'y ai puisé l'espérance de voir bientôt M. Littré partager profondément, et peut être même publiquement ma juste reconnaissance envers la sainte

influence féminine qui domine subjectivement ma seconde vie et qui a tant participé à l'essor moral de la religion finale.

Vous avez été probablement informé du nouveau succès obtenu par mon cours de cette année. L'accroissement et le zèle de l'auditoire se soutiennent bien depuis ces six semaines. Je n'y regrette qu'une trop faible proportion des prolétaires, malheureusement préoccupés encore d'utopies subversives, qui les détournent des méditations sérieuses et prolongées. Mais j'y ai accompli un pas très important, que je vous avais annoncé, en rompant irrévocablement avec les rouges dans mon discours d'ouverture, où le parti positiviste a été solennellement proclamé comme venant écarter, en tant qu'anarchiques et rétrogrades, à la fois, tous les partis existants, afin de diriger ouvertement la seconde partie de la grande révolution vers sa terminaison organique par la seule conciliation possible entre l'ordre et le progrès. Cette rupture décisive, m'ayant d'ailleurs permis, alors et depuis, de devenir encore plus ferme qu'auparavant contre les blancs et les bleus, tout en rendant justice à leur pénible participation au maintien indispensable de l'ordre matériel, aucune méprise involontaire, ni même volontaire, ne peut désormais altérer cette attitude définitive. J'ai fait ainsi cesser la sorte de fausse position qui semblait nous ériger en auxiliaire politique de ceux dont nous sommes les principaux adversaires philosophiques. En agrandissant le champ du public positiviste, nous pouvons dès lors espérer des affaires durables aussi bien chez les partisans

exclusifs, mais sincères de l'ordre, que chez ceux du progrès que nous avions seuls invoqués jusqu'ici.

Cette attitude normale de notre politique vient de trouver une heureuse application inattendue dans une importante relation avec la situation américaine. J'ai reçu, le 22 avril, une visite très intéressante d'un éminent citoyen de Philadelphie, qui m'a révélé l'existence, dans cette ville et à New-York, d'un précieux foyer positiviste, surgi depuis quelques années, et aussi consistant, ce me semble, que le noble foyer hollandais, mais dans un milieu beaucoup plus propre à provoquer son active extension. Notre prochaine entrevue vous expliquera cette grande application du positivisme. Je me borne à vous annoncer qu'il est surtout inspiré, aux États-Unis, par les conservateurs honnêtes et clairvoyants, comme leur seule garantie systématique contre l'invasion spontanée du communisme, plus imminente et plus dangereuse que partout ailleurs chez une population de révoltés protestants, dépourvus de tous les antécédents occidentaux, et que préserve seulement de l'anarchie totale l'influence pratique des habitudes industrielles. Cet attrait que le positivisme inspire à des classes riches et éclairées, contrairement aux cas européens, repose aussi sur des motifs trop réels et trop durables pour rester précaire et restreint. J'ai lieu d'espérer qu'il hâtera beaucoup le digne avènement de notre Revue Occidentale.

Probablement M. Laffitte, dans sa longue lettre d'hier, vous aura parlé de l'importante communication qui distingua notre dernière soirée positiviste. J'y reviendrai spécialement dans notre prochaine entrevue, où vous sentirez sans peine la haute portée de l'admirable résolution qui a conduit l'un de nos confrères récents (M. Hadery) à instituer le type réel du digne cultivateur positiviste ; dirigeant et améliorant sous tous les rapports, sur une échelle décisive quoique trop restreinte, la classe la plus arriérée de travailleurs français. Une longue lettre spéciale, dont je n'ai pas gardé copie, m'a paru devoir aussitôt témoigner la satisfaction que ce noble et salutaire exemple inspire naturellement au chef systématique du positivisme.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

P. S. — Je suis touché de vos scrupules sur ce prétendu embarras résulté du mode que vous avez employé pour transmettre votre cotisation positiviste. Cet embarras se borne à passer dans ma prochaine sortie, au bureau de poste du Luxembourg qui me remettra aussitôt les dix francs contre votre mandat et ma signature. Quelques-uns de nos confrères ont employé, pour le même envoi, des modes beaucoup moins exempts d'embarras, et je souhaiterais que, en pareil cas on procédât toujours comme vous.

***

IX

Retour à la table des matières

A Monsieur de Blignières, au domaine des Vattis (Allier).

Paris, le 27, Dante 63 (11 août 1851).

MONSIEUR,

votre lettre de mercredi, quoiqu'un peu tardive, m'a tellement satisfait hier, que j'y aurais immédiatement répondu, si ce n'eût pas été le jour de ma séance hebdomadaire. À mesure que je vois se développer spontanément votre nature cérébrale trop comprimée jusqu'ici, j'apprécie davantage vos belles qualités de cœur, d'esprit et de caractère. Leur ensemble, très caractérisé, quoique implicitement, dans cette dernière lettre, soutient de plus en plus les espérances que j'ai d'abord conçues sur vous, et même commence à les élever au delà de leur sphère initiale. Je ne puis qu'approuver entièrement et votre profonde appréciation, aussi familière que lumineuse de la méthode subjective, et vos dignes sentiments, soit envers

votre triste famille, soit quant à votre noble avenir personnel. Tout ce qui me reste à désirer immédiatement pour votre intime essor, c'est une suffisante organisation et une pratique convenable du culte secret que vous devez rendre à votre angélique sœur, plus une culture normale et assidue de vos goûts esthétiques, surtout poétiques, et même musicaux. Les autres parties de votre perfectionnement moral et mental me semblent déjà pouvoir être heureusement livrées au cours spontané de votre propre sagesse.

Je suis charmé que vous ayez réalisé votre excellent projet cohabitation intime, quoique temporaire, avec M. Hadery. Cet heureux contact ne peut qu'être fort profitable à deux hommes distingués, presque du même âge, parfaitement dignes de s'apprécier mutuellement, et dévoués à la même foi. Pour vous en particulier, ces six semaines vont m'offrir une précieuse donnée sur votre destination finale. Elle m'a paru flotter jusqu'ici entre la théorie et la pratique, quoique j'incline de plus en plus vers la première supposition. L'expérience spontanée que vous accomplissez maintenant achèvera de me décider, en l'un ou l'autre sens. Car, vous n'avez vu encore que des types théoriques, dont l'influence devait artificiellement vous disposer à la vie spéculative, au delà de votre vocation réelle. Vous voilà maintenant en intime contemplation d'un éminent praticien, très capable de développer chez vous, même à son insu, les tendances secrètes, jusqu'ici peu stimulées, qui pourraient vous

pousser vers une semblable carrière. La grandeur et la dignité d'une noble existence pratique pourront ainsi entrer en sérieuse concurrence avec les attraits déjà connus d'une véritable vie théorique. Quel que soit le résultat de ce conflit cérébral, je compte qu'il déterminera bientôt un choix irrévocable, dont le temps est vraiment venu, et d'où dépend l'ensemble de votre destinée, tant privée que publique. Si, comme je le présume, les admirables qualités de M. Hadery développent chez vous plutôt des contrastes que des affinités, elles n'en aboutiront pas moins à mieux prononcer l'ensemble de vos aptitudes spéculatives. Telle est la précieuse réaction directe que j'ai attendue de cette relation fraternelle, aussitôt que M. Laffitte m'en a donné la première annonce.

Dans ces heureux entretiens, l'attention de tous deux devant être souvent tournée vers la propagande positiviste, individuelle ou collective, spontanée ou systématique, je dois vous communiquer aujourd'hui une instruction générale de quelqu'importance, dont j'accouchai récemment pour M. Audiffrent, et que j'ai déjà transmise à plusieurs autres de mes dignes correspondants. Elle concerne spécialement l'excitation directe d'une ambition, sainte mais vaste chez toutes les natures convenablement énergiques, soit théoriques, soit pratiques.

Le positivisme dut s'adresser d'abord à ceux qui obéissent

pour ennoblir et adoucir leur condition nécessaire. Mais il doit maintenant s'appliquer surtout au petit nombre de ceux qui sont vraiment nés pour gouverner, afin de les tirer de la compression qu'ils éprouvent sous les médiocrités officielles que laisse seules surgir l'anarchie actuelle. Ce que Mahomet prescrivait à ses prédestinés, ce que Cromwell prêchait à ses saints, je dois le recommander encore mieux à tous les éminents positivistes, théoriques ou pratiques : emparez-vous du monde social ; car il vous appartient, non d'après aucun droit, mais suivant un devoir évident, fondé sur votre exclusive aptitude à le bien diriger, soit comme conseillers spéculatifs, soit comme commandants actifs. Il ne faut pas dissimuler que les serviteurs de l'Humanité viennent aujourd'hui écarter radicalement les serviteurs de Dieu de toute haute direction des affaires publiques, comme incapables de s'y intéresser assez et de les comprendre réellement, ainsi que je l'osai dire en ouvrant mon cours de cette année. Ceux qui ne croiraient sérieusement ni en Dieu, ni en l'Humanité, sont moralement indignes, tant que dure leur maladie sceptique. Quant à ceux qui prétendraient, au contraire, combiner Dieu et l'Humanité, leur infériorité mentale est, par cela même, évidente, puisqu'ils veulent concilier deux régimes totalement incompatibles, de manière à prouver qu'ils ne sentent les vraies conditions d'aucun d'eux.

Ce hardi langage n'éloignera de nous que ceux qui sont déjà les ennemis irréconciliables du positivisme. Mais il

nous attirera l'active adhésion des dignes ambitieux, qui ne peuvent aujourd'hui trouver autrement leur place sociale. Leur honnêteté une fois garantie, d'après une suffisante subordination de leur intérêt privé à leur office public, tous les dangers que pourraient susciter leurs énergiques passions seront assez prévenus ou contenus par leur sincère croyance, d'ailleurs spontanée ou systématique, au principe fondamental de la politique positive, la division normale, de deux puissances spirituelle et temporelle. Vous concevez combien il importe de ne pas présenter le positivisme comme hostile aux vrais ambitieux, qu'il vient autant exciter que régler.

Son essor politique doit suivre une tout autre marche que celui du catholicisme, qui, nullement social en lui-même, et surgissant sous un régime encore vigoureux, ne put parvenir au gouvernement qu'à force de pénétrer la société. Le positivisme, au contraire, directement relatif à la sociabilité, et survenu dans une profonde anarchie, ne prévaudra dans la société qu'après s'être emparé du gouvernement, tant temporel que spirituel, qu'il faut vraiment regarder aujourd'hui comme vacant. Ainsi, tout en continuant de nous adresser aux sujets pour achever de caractériser notre destination, nous devons, en particulier et même en public, avoir surtout en vue les chefs naturels, théoriques ou pratiques, de la régénération occidentale, et provoquer, par toutes les voies honorables, leur avènement politique, comme seul capable de concilier enfin l'ordre et le

progrès.

J'espère que cette ouverture sommaire suffira maintenant pour donner une direction mieux déterminée et une impulsion plus active à notre propagande masculine. Quant à la féminine, votre tour ne me semble pas encore venu d'y pratiquer d'une manière vraiment digne de vous ; parce que vous appréciez mal, ou du moins trop peu le sexe affectif. Mais votre cœur m'est assez connu aujourd'hui pour que je compte sur votre prochain accomplissement de cette dernière partie de vos conditions prosélytiques.

La publication de mon récent volume m'a déjà procuré de précieuses satisfactions morales, par les touchants témoignages que suscite ma sainte dédicace qui n'a d'ailleurs rencontré, que je sache, aucun opposant. Je trouve ainsi chez les deux sexes une juste compensation des longs retards que subit forcément ce solennel hommage. Car le remerciement suit alors le bienfait, généralement senti déjà d'après tout l'essor moral et religieux du positivisme pendant les trois années antérieures. La haute valeur, mentale et morale, de mon angélique patronne est maintenant reconnue au delà de ce que j'avais espéré en publiant ses touchantes productions initiales à la suite de ma digne effusion. Vous n'êtes pas même le seul qui ayez profondément apprécié ces gracieuses stances dont les plus courtes ont déjà été ornées d'une douce musique par notre éminent confrère M.

Segond, qui me l'a délicieusement chantée.

Depuis notre dernière entrevue, j'ai reçu, de Philadelphie une première lettre, vraiment caractéristique dans sa noble brièveté de mon récent visiteur M. Wallace. Elle finit par une demande spéciale d'informations inédites sur le positivisme religieux. J'y ai répondu le lendemain par une longue lettre où la théorie des vrais anges gardiens et la série des neufs sacrements sociaux se trouvent assez expliquées pour assurer l'utilité immédiate d'une telle communication, dont je regrette de n'avoir pu prendre copie, mais qui peut-être me reviendra bientôt d'Amérique imprimée, puisque j'en ai d'avance autorisé la divulgation quelconque, au gré de mon digne correspondant. Ce début décisif me semble d'ailleurs annoncer une correspondance suivie, que la merveilleuse rapidité des transports actuels permettra de rendre assez active. J'espère de plus obtenir de ce précieux foyer un suffisant appui matériel, capable de réaliser prochainement la fondation, si importante et si désirée, de notre Revue Occidentale, dont j'ai déjà mentionné spécialement l'opportunité en terminant ma grande lettre.

Vers le même temps, est inopinément survenue une autre manifestation que j'ai regardée comme un véritable événement positiviste. C'est l'éminent article spontanément émané de M. Lefort sur mon récent tableau cérébral dans la

revue belge que vous connaissez. En ayant convenablement égard au peu de données que possédait alors ce noble disciple envers cette difficile théorie, cet exercice décisif m'a paru fournir une mesure irrévocable sur son admirable puissance synthétique. Comme elle se trouve assez combinée avec les conditions de cœur et de caractère, j'en ai bientôt tiré, malgré l'insuffisance sentie de son instruction actuelle, un augure assez sérieux pour que j'aie cru devoir communiquer à la Société positiviste mon espoir naissant de trouver enfin un successeur convenable, mais sans dissimuler à personne que cet éminent jeune homme pourrait encore avorter essentiellement, soit par sa faute, soit par les obstacles extérieurs. Quant à M. Laffitte, je n'ai pas tardé à concevoir aussi sa vraie destination que lui réserve la systématisation finale de la biologie s'il persiste, comme je le présume, dans l'excellente direction qu'il a maintenant adoptée, et où son insuffisante énergie ne constituerait point une entrave insurmontable. Mais envers M. Lefort, mon espoir reste toujours subordonné à l'heureuse possibilité de trouver le même ensemble de qualités cérébrales assez réalisées chez quelqu'autre disciple qui serait d'ailleurs mieux préparé scientifiquement par ses antécédents spontanés.

Je dois enfin vous annoncer comme un pas important du positivisme l'avènement spontané d'un digne foyer lyonnais, surtout chez les prolétaires. Son existence m'a été révélée par une lettre fort remarquable, du 17 Dante 63, et émanée

d'un noble ouvrier tisseur qui me consulte principalement sur la conduite morale que lui impose sa pleine adhésion à la foi positive. Vous sentez comment j'ai satisfait, dès le lendemain, à cette religieuse demande, qui montre, au delà de mes propres espérances, la profonde efficacité d'une doctrine ainsi invoquée déjà pour régler la vie intime. Cette longue réponse sacerdotale, dont je regrette aussi de n'avoir pas gardé copie, m'a valu ce matin une seconde lettre, non moins décisive que la première pour le prochain avènement du prolétariat positiviste. En voici textuellement la conclusion : « Quant à la situation politique des prolétaires lyonnais, elle peut être ainsi caractérisée : une défiance marquée envers tous les philosophes qui ont eu quelque renom depuis soixante ans, et la certitude bien fondée de n'obtenir les améliorations sociales que par les efforts du peuple travailleur. Beaucoup ne sont pas encore assez dégagés des préjugés métaphysiques pour recevoir convenablement la foi positive. Les disciples positivistes choisissent avec empressement toutes les occasions d'initier leur camarade à la nouvelle doctrine. » Une telle citation vous permet, ce me semble, avec votre puissante intuition synthétique, de juger à la fois l'homme et le milieu. Elle vous disposera, j'en suis sûr, comme tous les dignes positivistes, à faire de nouveaux efforts pour mieux mériter la noble confiance de notre véritable public qui nous vient enfin spontanément avec une énergie et une pureté admirable.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

P. S. — Recommandez, en mon nom, à votre digne hôte de ne pas trop presser sa mémorable monographie dont je conçois d'avance les entraves, intérieures et extérieures, assez pour que ce retard ne m'inspire jamais la moindre inquiétude sur la fixité des résolutions sérieusement émanées d'un tel homme.

***

X

Retour à la table des matières

A Monsieur de Blignières, Officier d'Artillerie, à Douai.

Paris, le dimanche 4 Moïse 64 (janvier 1852).

Mon cher Monsieur de Blignières,

votre excellente lettre de mardi est venue fort à propos dissiper enfin mes inquiétudes envers vous depuis l'avènement de la dictature actuelle. Pendant tout ce temps, j'ai beaucoup sympathisé avec toutes vos perplexités naturelles, et je me suis félicité de la situation exceptionnelle qui devait heureusement vous rassurer en ce moment, quoiqu'en dévoilant le caractère profondément précaire de votre existence matérielle, je vois que vous appréciez tout cela très sagement, et que vous utilisez dignement le présent, sans compromettre son efficacité par un excès de sollicitude sur l'avenir. Gagnons patiemment quelques années le mieux que nous pourrons, et soyons sûr qu'alors le sacerdoce de l'humanité sera pleinement en état de soutenir convenablement tous ses vrais organes.

La précieuse phrase que vous me rapportez de votre récente lettre à M. Hadery sur la propagation que comporte déjà le positivisme me prouve que vous sentez convenablement le pas résulté pour nous de la nouvelle phase républicaine. Je l'ai déjà citée plusieurs fois avec succès, verbalement et même dans deux lettres importantes à Lyon et à Bruxelles. Dans la visite solennelle

que m'ont faite jeudi les positivistes réunis, je l'ai immédiatement rapportée, en complétant cette judicieuse sentence par la sommaire appréciation de la lacune que vous déplorez sur nos six apôtres. Parmi les trois cents positivistes environ que l'Occident compte aujourd'hui, il est étrange autant que triste de ne pouvoir encore trouver cette poignée de disciples à la fois capables et dévoués : cela n'est pourtant que trop vrai. Or, il faut surtout l'attribuer à l'insuffisante évolution de presque tous nos frères, dont si peu sont réellement établis au point de vue religieux, qui seul embrasse et domine toute l'existence. Ceux-mêmes qui sont montés jusque là par l'esprit n'y sont pas encore installés par le cœur, et par suite ne peuvent suffire au véritable apostolat. Aussi mon allocution de jeudi a-t-elle consisté surtout à recommander la culture morale, la pratique assidue de la vie intime, tant dédaignée depuis la fin du moyen âge, et l'influence féminine correspondante, à la fois subjective et objective : votre sentence est heureusement venue à l'appui de ce conseil. Il est clair que les positivistes restent au-dessous de la situation, bien loin que la situation leur manque. Qu'ils ne s'en prennent donc ni aux gouvernements, ni aux populations, mais surtout à eux-mêmes si leur succès effectifs sont tant inférieurs à la maturité de leurs doctrines. Voyez ce que firent les chrétiens sans autre livre systématique que quelques lettres de Saint-Paul. Ici, au contraire, ma doctrine dès développée déjà et dont la consistance est si grande, ne compte encore, après sept ans de vulgarisation, qu'un petit nombre d'adhérents, la plupart fort tièdes. On voit ainsi la différence entre le pouvoir de l'esprit et celui du cœur pour

diriger la conduite réelle. Pourtant, la théorie cérébrale devrait nous démontrer que, même d'après la simple contiguïté des organes, l'essor actif de l'instinct sympathique constitue le meilleur moyen de fortifier l'esprit synthétique. Mais tout cela reste encore impuissant contre la sécheresse révolutionnaire enracinée chez les occidentaux pendant les cinq derniers siècles. L'exemple des communistes devrait cependant nous éclairer puisque leur succès comparatif tient uniquement à ce qu'ils sont aussi supérieurs aux positivistes par le cœur, qu'inférieurs par la doctrine. Néanmoins, il n'y a pas lieu de désespérer à cet égard pour notre prochain avenir quand on voit, surtout à Lyon, que les jeunes positivistes, et principalement chez les prolétaires, sont beaucoup plus rapprochés de ces conditions décisives. La lacune tient donc, en dernier examen, à ce que la régénération positive a dû d'abord s'accomplir par l'esprit, tandis que sa propagation commencera de plus en plus par le cœur.

Cette appréciation vous trouvera, j'en suis certain, très bien disposé. Tout en remplissant, avec votre inflexible conscience, les laborieuses exigences de l'initiation encyclopédique, je sais que de plus en plus vous sentez l'importance des conditions morales. À mesure que se développe votre belle nature, elle me fait éprouver la plus douce satisfaction que puisse avoir un fondateur, le plaisir incomparable d'avoir semé sur un cerveau qui n'oublie rien et où tout fructifie heureusement. Les germes spéciaux que

j'y déposais le 13 octobre, sur la vraie distinction entre les aptitudes théoriques et pratiques, ont, d'après votre lettre, admirablement réussi. Je ne puis qu'approuver votre réflexion sur ce sujet à M. Hadery, et votre résumé du praticien comme théoricien avorté : ce jugement très profond convient, du moins, à la plupart des cas. En même temps, j'admire avec respect votre vertueuse résignation à vous contenter enfin de la pratique si vous ne pouviez décidément convenir à la théorie. Mais cette sainte disposition me fournit un motif de plus en plus en faveur de votre vocation sacerdotale. Ne vous préoccupez guère d'ailleurs de ce que j'écrivis à M. Lefort sur votre appréciation trop scrupuleuse de l'initiation encyclopédique. Donnez à cette indispensable préparation tout le temps qu'elle vous semble exiger ; je m'en rapporte à votre ferveur pour y éviter les prolongements académiques. Envers les natures comme la vôtre, il faut scrupuleusement respecter la spontanéité ; aussi M. Lefort eût-il mieux fait de ne pas vous communiquer cette critique très secondaire que j'aurais bien pu vous adresser, si j'eusse pensé qu'elle vous servit.

Votre lettre me rassure indirectement sur la disposition morale avec laquelle vous avez accueilli la crise imprévue qui vient de surgir dans notre république. Elle n'à point été subie aussi dignement par tous les positivistes, même éminents. Celui qui, dans sa dernière préface, venait de préconiser la philosophie positive comme préservant à la fois du découragement et de l’emportement, s'est alors

montré le plus emporté et le plus découragé de tous ; au fond, il se trompe en attribuant à la philosophie une propriété qui n'appartient qu'à la religion ; il a pris, suivant sa coutume, l'esprit pour le cœur. Il a même fini par se retirer officiellement de la Société Positiviste ainsi que quelques autres membres moins précieux, pour n'être pas arrêté !!!... Par son défaut radical d'énergie et de sang-froid dans une épreuve décisive, je me suis vu tristement forcé de renoncer irrévocablement aux grandes vues que je conservais depuis trois ans sur son avenir politique : il faudra maintenant trouver un autre gouverneur des affaires extérieures, et je ne sais encore où le chercher. Il est désormais classé définitivement pour moi comme un très honnête homme et un éminent écrivain, qui continuera d'être fort utile à notre propagande, mais sans pouvoir jamais figurer parmi les hommes d'État positivistes. Notre association, qui comptait quarante-huit membres il y a un mois, n'en a plus que quarante-trois ; mais j'espère qu'elle ne se réduira pas davantage ; car j'ai mis fort à leur aise ceux qui seraient tentés de se retirer, sans avoir pourtant reçu aucune autre demande en radiation. M. Fili comblera, j'espère, la lacune ainsi laissée dans la commission importante dont M. Laffitte devient alors le rapporteur naturel, pour la seconde édition, déjà très urgente, du travail primitif, beaucoup augmenté maintenant.

Quoique je n'aie jamais conçu sur vous aucune crainte de ce genre, votre lettre me semble pourtant indiquer que vous

n'avez point saisi jusqu'ici l'appréciation positive de la nouvelle phase républicaine. Je dois donc vous indiquer sommairement la substance de la théorie que j'ai développée là-dessus à nos confrères d'après la méthode historique.

La république française vient de passer de la phase parlementaire à la phase dictatoriale : voilà tout ce qu'il faut voir dans l'ensemble de la présente crise, en oubliant d'ailleurs des détails que dédaignera la postérité. Or, quoique ce changement ait été brusque, il se trouvait profondément motivé, comme correspondant à la vraie différence essentielle entre la première partie de la révolution et la seconde. La routine métaphysique conduisait à voir la république comme le triomphe du pouvoir parlementaire. Mais vous savez bien que je l'ai toujours représentée, au contraire, comme devant amener la prépondérance du pouvoir central, seule conforme au passé français, et seule adaptée surtout à la destination organique de la seconde révolution. Notre situation irrévocablement républicaine compromet l'ordre autant qu'elle garantit le progrès, en sorte qu'elle appelle doublement la dictature, qui seule peut y remplacer la royauté, suivant la sentence très remarquable attribuée au dictateur actuel : on ne détruit que ce qu'on remplace ; maxime que le positivisme adopte pleinement et applique souvent. Si la présente dictature avorte par rétrogradation, il en surgira quelque autre ; mais le règne des assemblées

est irrévocablement fini, sauf de courts intermèdes possibles, qui feraient mieux ressortir les besoins dictatoriaux. Au fond, le gouvernement positiviste que la situation me fit concevoir en 1848 n'est réellement qu'une dictature énergique, plus explicite et plus complète que celle d'aujourd'hui, comme plus pure et plus nette, grâce à son triumvirat prolétaire, qui en assure davantage le caractère exclusivement temporel, dégagé de toute vaine prétention spirituelle, ce qui suffit pour la rendre toujours progressive. Il pourrait même arriver que le dictateur actuel devint l'heureux éditeur volontaire de ce vrai régime préparatoire, qui certainement ne saurait jamais émaner d'aucune assemblée, et dont il serait triste de devoir l'avènement à quelque insurrection, même calme. Cette éventualité ne dépasse point les surprises propres à la situation actuelle, laquelle n'est encore comprise suffisamment que par le fondateur du positivisme. Quant au choix du dictateur, vous savez qu'on n'en fait point à volonté ; et je regretterais, comme philosophe, de voir perdue, pour le paisible essor de la régénération, la précieuse force politique résultée d'un concours inouï de volontés sur un même personnage, le seul peut-être qui le comportât aujourd'hui. À moins d'un aveuglement que rien ne m'autorise à lui supposer encore, il comprendra bientôt, s'il ne l'a déjà fait, que la république est au moins aussi nécessaire à la dictature que celle-ci à la république ; car aucun monarque, impérial ou royal, n'aurait certainement pu se débarrasser ainsi d'une assemblée méprisable et d'une constitution anarchique, que le prolétariat parisien, dans son admirable instinct politique, a refusé de soutenir, et qu'il

aurait probablement appuyée, sous une monarchie quelconque. Il y a donc lieu d'espérer que la présente dictature ne sera point assez rétrograde pour soulever d'invincibles répugnances populaires. En ce cas, elle nous préservera totalement de la phase rouge vers laquelle nous entraînait prochainement le courant légal qui vient d'être heureusement rompu. Au cas contraire, nous aurions bientôt à subir momentanément un gouvernement rouge pire que celui qui eut alors prévalu. Telle est l'alternative où nous sommes ainsi placés, et dont l'issue me paraît incertaine, quoique je penche à l'attendre favorable. Dans tous les cas, le prestige métaphysique est à peu près détruit ; le fétichisme de la loi se trouve essentiellement dissipé ; on ne peut plus nous endormir sous la fantasmagorie constitutionnelle qui durait depuis trente-six ans, quoique antipathique au génie français. En comparant le nouveau 18 Brumaire avec l'ancien, on mesure nettement l'énorme déchéance qu'un demi-siècle a fait éprouver aux influences métaphysiques, presque autant fragiles désormais que les influences théologiques. Voilà de précieux résultats déjà réalisés par cette crise imprévue, qui peut devenir tant favorable au positivisme, seul capable désormais de contenir à la fois la rétrogradation et l'anarchie. Nos plus inconciliables ennemis sont certainement les métaphysiciens, contre lesquels je trouve surtout dirigée maintenant la dictature, quand même elle semblerait officiellement profiter aux théologiens, qui certainement finiront toujours par n'y rien gagner. Remarquez d'ailleurs l'heureuse innovation, qui passe inaperçue faute de théorie positive, du pouvoir constituant,

enfin concentré dans une seule tête, pour la première fois depuis le début de la révolution française. En nous rapprochant ainsi du mode indiqué par la raison et confirmé par la fréquente expérience de l'antiquité, nous tendons spécialement vers la séparation fondamentale de deux puissances spirituelle et temporelle. Car l'incompétence naturelle des praticiens pour une telle attribution devient évidente par cette concentration. Quand il faut ainsi régulariser le présent, chacun sent la nécessité de connaître le passé et de comprendre l'avenir. Alors, il n'y a pas de millions de voix empiriques qui puissent empêcher de voir qu'une telle besogne convient seulement à un philosophe ; ce que personne, au contraire, ne sait apercevoir clairement envers une cohue constituante, dont l'incompétence paraît plus équivoque. Or, ici, l'opération systématique se trouve d'avance accomplie, depuis trois ou quatre ans, par un philosophe évidemment compétent et d'ailleurs pleinement désintéressé dans un plan de gouvernement d'où il s'est dogmatiquement exclu. Vous voyez ainsi comment la phase actuelle nous achemine spécialement au régime positiviste, outre la tendance générale qu'elle présente en ce sens d'après son caractère anti-métaphysique. J'espère donc que ces indications sommaires vont bientôt vous réconcilier suffisamment avec une telle situation, sans vous faire pourtant oublier les fautes et les atrocités qui l'ont inaugurée. Nous y pourrons davantage développer à la fois nos trois caractères connexes d'école, de parti et de secte, dont chacun pourrait surgir seul, si la situation l'exigeait, mais qu'il importe beaucoup de combiner de plus en plus. Il n'y a de

radicalement déplorable aujourd'hui qu'un excès de compression, qui toutefois me semble devoir bientôt cesser, pour laisser prévaloir, suivant nos mœurs et nos besoins, une raisonnable liberté d'exposition, je ne dis pas de discussion. Nous aurons à cet égard une prochaine épreuve, quand il s'agira de reprendre mon cours hebdomadaire, toujours annoncé, suivant ma coutume comme devant se rouvrir le premier dimanche d'Avril. Malgré la sotte pruderie de quelques positivistes, je n'hésiterai point à le faire encore dans la présente situation, si l'indépendance de mon langage y doit rester aussi complète qu'auparavant. Seulement, je prendrai cette fois des précautions spéciales à ce sujet, afin d'éviter loyalement toute méprise, et fort résolu de me taire entièrement en cas de restriction quelconque. Mais, tant que l'autorité temporelle continuera de respecter mon privilège spirituel si péniblement conquis, je manquerais à mon devoir sacerdotal en suspendant mes prédications positivistes, même quand Paris retomberait au pouvoir des Cosaques. Je serai d'ailleurs toujours disposé à donner mes conseils systématiques à tous ceux qui pourront les utiliser. Sans aucune vaine répugnance, j'irais m'entretenir respectueusement avec le dictateur actuel sur l'ensemble de la politique qui convient à la situation, si, par l'entremise de M. Vieillard, il pouvait devenir assez sage pour invoquer une telle consultation. Je me rappellerais alors le noble exemple donné par le grand Carnot, quand, à dix mois de distance, il sut assez surmonter ses diverses antipathies les mieux fondées pour se rapprocher loyalement, tantôt de Louis XVIII, tantôt de Bonaparte. Le vrai républicain est

toujours prêt à procéder ainsi. Mais n'allez pas croire pour cela que je m'attende à être mandé convenablement aux Tuileries, quoique quelques personnes y aient déjà pensé, en vue du grand bien qui pourrait résulter de pareilles conférences, pour la France et pour tout l'Occident.

Tout à vous.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

XI

Retour à la table des matières

Paris, le 8 Guttemberg 64 (19 aoÛt 1852).

Mon cher Monsieur de Blignières,

n'ayant pas le temps de vous répondre jeudi dernier, je chargeai Lefort de vous expliquer, comme il l'a fait, la crise, plus étrange qu'imprévue, qui venait de s'accomplir sous ses yeux. Je suis donc dispensé de vous raconter aujourd'hui mon irrévocable rupture avec M. Littré, qui décidément adopte Mme Comte pour général et le sieur Belpaume pour aide-de-camp. Vous en avez sans doute déjà mesuré la portée, que pourrait beaucoup aggraver le succès prochain du Catéchisme Positiviste dont je suis absorbé depuis cinq semaines et qui sera terminé vers la fin d'Août pour paraître, j'espère, un mois après. Au fond, ce sera la lutte nécessaire entre les vrais positivistes et les faux, entre ceux qui veulent dignement devenir conservateurs et ceux qui veulent toujours rester révolutionnaires, en un mot entre les religieux et les irréligieux, ceux-ci fortifiés de quiconque répugne à toute religion, surtout positive, par crainte d'une morale sérieuse, soumettant toute conduite à l'examen d'un sacerdoce inflexible. La guerre se développera sous deux bannières féminines, la verte et la rouge, entre la vierge morte et l'impudique vivante, l'ange qui ne cessera jamais d'avoir trente ans et le démon qui vient d'atteindre sa cinquante-unième année. Mais quoique l'armée anarchique soit nombreuse et bruyante, elle doit peu nous inquiéter, n'étant

réunie que pour le mal et d'ailleurs profondément divisée. Aussi ne m'occuperai-je plus de cette lutte après que je l'aurai caractérisée dans la préface de mon troisième volume. Là je jugerai dignement, en quatre à cinq pages M. Littré et sa clique, de manière à n'y plus revenir, quand je vivrais autant que Fontenelle. C'est à mes amis et disciples à soutenir seuls la discussion ; quoique je les engage, en général, à n'altérer leur apostolat par aucune vaine polémique, et surtout à conserver toujours l'initiative, sans jamais permettre à l'ennemi de déplacer le champ. Une heure après que j'avais reçu ce coup, le lundi matin 9 août, il était déjà digéré, et ce jour-là je construisis, pour notre culte, la doctrine la plus abstraite et la plus suave, en ébauchant, dans le Catéchisme la théorie de la vie subjective. Outre ma déclaration générale de 1842, à la fin de ma fameuse préface, je n'oublierai jamais que Descartes troubla beaucoup sa vie et ses travaux en s'occupant trop de ses adversaires.

Votre lettre m'a vraiment peiné par le ton uniforme de découragement ou de dégoût que vous y témoignez d'après votre situation personnelle. Je regrette peu votre collaboration actuelle à notre Revue Occidentale, puisque ce projet va probablement avorter encore, vu le nombre honteusement minime de soutiens matériels, à moins qu'un riche ne prenne tout sur lui, ce que je ne puis aucunement prévoir. Mais votre refus m'afflige comme symptôme d'affaissement passager, d'après une insuffisante

confiance en vos forces. J'écrivis récemment, sinon à votre intention, du moins en pensant à vous, un passage spécial du Catéchisme sur l'appréciation positive de la maternité, qui peut-être vous satisfera. Néanmoins, il vaudrait mieux savoir, une fois pour toutes, se passer des affections qu'on vous refuse et vous contenter, sans l'estimer au-delà de la vraie valeur, des formalités qu'on vous conserve. Votre cœur a besoin d'aimer, et se tourmente en restant passif. Cherchez donc un digne objet d'affection, et développez enfin votre tendresse involontairement assoupie jusqu'ici, sans troubler cet essor moral par des calculs inopportuns ou du moins exagérés. Alors vous prendrez votre famille pour ce qu'elle vaut, et vous saurez supporter les désagréments journaliers d'une existence matérielle, dont vous retrouveriez ailleurs les corvées sans les garanties. En un mot, réagissez avec la vigueur que comporte votre belle organisation, et sachez partiellement vous résigner au lieu de subir passivement tous les coups de votre situation privée. Votre vocation me semble de plus en plus prononcée pour le sacerdoce de l'Humanité : qu'elle n'avorte pas par votre faute. Dans quelques années, l'extension du positivisme d'après une situation décisive, permettra, j'espère, de suivre librement votre apostolat. Mais jusque là développez-le silencieusement en utilisant, autant que possible, votre sort actuel.

Tout à vous.

Auguste COMTE

P. S. — M. Littré ne pouvant me nuire qu'en continuant à passer pour mon ami, je vous invite suivant ma propre conduite, à divulguer notre rupture en toute occasion convenable, sans dissimuler sa vraie source, l'intimité doublement coupable de cet écrivain avec l'indigne dame qui porte mon nom. Il faut d'ailleurs qu'on sache partout que je suis désormais l'unique directeur et gérant de la noble souscription publique qui constitue mon seul abri contre la misère.

***

XII

Retour à la table des matières

À M. de Blignières à Douai.

Paris, le lundi 26 Frédéric 64 (29 novembre 1852).

Monsieur,

quoique j'attache personnellement un grand prix à vos lettres, c'est surtout pour vous que j'ai déploré votre long silence, sachant quel bien vous feraient des épanchements habituels, en m'écrivant, par exemple, une fois chaque mois, comme MM. Audiffrent et Le fort. Vous regrettez votre isolement qui vous est, en effet, très nuisible : pourtant vous l'approuvez volontairement, en négligeant les correspondances qui l'adouciraient. La lettre mélancolique que vous venez de m'écrire m'a beaucoup attristé, d'après l'abattement et presque le désespoir qu'indique son ensemble : cependant je vous en sais gré, et je voudrais que vous m'en adressiez plus souvent, même de semblables, où du moins j'apprécierais mieux le mal, et par suite le remède.

Malgré sa longueur, vous y avez entièrement négligé de répondre au conseil radical que je vous exposais en Août. Je crains que ce silence doive être interprété comme un signe de l'inopportunité d'une telle résolution dans vos

dispositions actuelles. Néanmoins, je persiste à croire que c'est là votre vrai remède. Le mal est en vous beaucoup plus qu'au dehors. Or, sa nature est plutôt cérébrale que corporelle, quoiqu'il doive y avoir réciprocité. Votre constitution et vos habitudes me sont trop peu connues pour que je puisse porter un jugement décisif sur votre état physique. Cependant, il me semble que vous n'avez réellement aucune maladie organique, et que votre santé souffre surtout de troubles nerveux. Dès lors, la réaction morale que je vous recommandai constituerait la principale solution. En tous cas, elle ne pourrait être que très salutaire, pour dissiper votre prostration mélancolique. Vous combattez dignement vos instincts personnels ; mais vous n'exercez point assez vos penchants sympathiques. Il en résulte que toute la région affective du cerveau se trouve en vous habituellement engourdie. Comme cet état ne vous est point naturel, et qu'il provient seulement de l'imperfection de votre régime moral, il s'en suit de la mélancolie, souvent poussée jusqu'à l'abattement, et même au désespoir ; outre que les réactions végétatives troublent davantage un cerveau trop inactif. Livrez-vous donc aux affections bienveillantes avec toute l'ardeur dont vous êtes capable quand vous les aurez dignement placées. Ne laissez point écouler dans la torpeur morale l'âge de l'enthousiasme qu'on ne retrouve guère, à moins d'une exception personnelle, que moi-même je n'espérais plus quand elle me survint et qui doit être infiniment rare. Les deux ou trois ans au moins qu'exige le digne essor d'une noble affection féminine vous offrent assez de temps pour vous garantir des principaux inconvénients qu'une prudence excessive

vous fait redouter aujourd'hui. Si les meilleurs prolétaires étaient aussi prudents que vous, ils ne se marieraient jamais, et pourtant ce ne serait guère sage. Quand une sainte affection vous animera, les basses tracasseries de vos supérieurs, et même la coupable froideur de vos parents, cesseront, je le répète, de vous émouvoir sérieusement. Instituez donc enfin cette réaction décisive.

Tout ce qui me viendrait de vous serait précieusement accepté, dans la triste hypothèse où vous vous plaisez, quoique je n'eusse alors aucun besoin de tels souvenirs pour vous conserver une mémoire inaltérable. Mais je ne puis regarder cette étrange prévoyance que comme un symptôme de la mélancolie qui vous gagne, et dont toutefois la source me paraît heureusement plus cérébrale que corporelle. Quoique je pusse être votre père je n'ai pas encore fait de testament proprement dit. J'espère donc que vous détruirez bientôt celui dont vous me parlez. Au reste, je n'en avais aucune connaissance avant votre lettre. Depuis six mois environ, je n'ai pas vu M. de Montègre, et je n'en ai reçu qu'une seule lettre tout récemment à propos du Catéchisme : je crois qu'il a peu quitté Villers-Cotteret.

Je vous remercie de la loyale fermeté de vos explications avec M. Littré sur la pension que je fais à Mme Comte. Ce langage, dont la pureté n'est pas suspecte, lui fera sentir la

profonde inconvenance des remontrances par lesquelles il a déterminé notre irrévocable rupture, en me contestant l'autorisation de réduire, quelle que fut ma propre gêne, une pension vraiment exagérée. Néanmoins, je maintiendrai ce taux tant que je le pourrai, et j'espère que cela me deviendra de plus en plus praticable. Le dernier trimestre, où j'employai, pour la première fois, une autre entremise que celle de M. Littré, n'a pas subi la moindre réduction, quoiqu'on s'y fût attendu. Ma souscription totale en 1852 se rapprochera davantage du chiffre favorable que j'avais présumé, que de la sinistre prévision de M. Littré, sans pourtant être strictement suffisante, mais en laissant espérer qu'elle le deviendra l'an prochain.

Au reste, je dois vous annoncer, quant à M. Littré, que la paisible résignation avec laquelle il s'est laissé ravir la direction de cette souscription, sans aucune de ces récriminations au moins indirectes, auxquelles j'étais préparé, m'a touché profondément, et me dispose de plus en plus à beaucoup adoucir ce que je dois dire de lui dans la préface de mon troisième volume, laquelle d'ailleurs ne s'écrira qu'en mai. Sans y parler de notre rupture privée, je compte maintenant m'y borner à caractériser sa scission politique envers la dictature, sauf à laisser de lui chez le lecteur l'opinion morale que je formulai dans la préface du premier volume, quoiqu’elle soit réellement trop favorable. Ses anciens services envers le positivisme méritent peut-être cette indulgence, malgré que nous ne puissions plus

rien attendre sérieusement d'une impulsion épuisée, qui laissera de plus en plus prévaloir le vieux type érudit, dominé treize ans par un profond ébranlement philosophique et même social.

Je voudrais bien n'avoir jamais à dissiper chez ceux que j'estime que des soupçons aussi peu embarrassants que ceux de votre lettre, envers la prétendue émulation que j'aurais tenté d'instituer entre vous et M. Lefort pour votre avancement mutuel. Cette supposition à la Rousseau sent un peu la mélancolie cérébrale. En effet, rien ne fut toujours plus éloigné qu'un tel manège de ma nature et de mes habitudes. Même quand je dirigeai, pendant treize ans, le principal enseignement mathématique dans la maison Laville, j'y supprimai, d'après une seule année d'essai, l'usage des concours comme immoral, malgré les avantages intellectuels, et quoique je m'y bornasse à juger sans classer, comme dans mes examens hebdomadaires. Pourriez-vous donc me croire assez inconséquent pour exciter artificiellement l'orgueil et la vanité afin de faciliter une préparation sacerdotale où l'ensemble du cerveau doit toujours être considéré soigneusement, sans aucune prépondérance de l'essor mental, constamment soumis à l’essor moral ? J'ai dit naïvement à chacun de vous le bien que je pensais de l'autre, mais de la même manière que je l'exposais à tous vos confrères et ne pensant jamais à m'en faire un moyen d'excitation intellectuelle.

Cette facile rectification me conduit à vous remontrer franchement votre injustice actuelle envers M. Lefort. Dans le souvenir très confus du peu qu'il me dit de vous pendant son dernier séjour à Paris, je ne retrouve aucune trace de mal : et certes ma mémoire est assez sûre pour n'avoir pas oublié des critiques qui m'auraient frappé. Voilà donc encore une imputation essentiellement subjective, due à votre maladie cérébrale. Je crois d'ailleurs à la bouffée d'orgueil que vous me citez de M. Lefort sur l'enseignement mathématique. Mais cette impertinence ne put être que passagère puisqu'il sait que moi-même je vécus de ces leçons pendant beaucoup d'années. Au reste, je dois dire, en principe, contrairement à votre sentiment, que les aspirants au sacerdoce de l'Humanité doivent désormais, quand ils l'auront assez mérité, vivre sans gagne-pain, du produit annuel des libres cotisations religieuses : ce serait à la fois plus utile et même plus digne, dès que les souscriptions seront assez étendues, lorsque la mienne aura dépassé le taux de sept mille francs fixé d'abord comme minimum personnel, je n'emploierai l'excédent qu'à faciliter, s'il y a lieu, l'avènement des jeunes prêtres positivistes. M. Lefort pourra devenir comme vous-même ; comme M. Foley, ou tout autre qui se trouverait en avoir besoin et le mériter, l'objet de cette juste sollicitude. Quant à mon successeur, il est encore indéterminé. Je persiste à regarder M. Lefort comme cérébralement doué de l'ensemble des conditions de cœur, d'esprit, et de caractère qu'exige une telle destination. Mais sa vicieuse

éducation littéraire pourra-t-elle être assez surmontée pour lui permettre une véritable initiation encyclopédique ? Voilà ce qui reste fort incertain. Si ses études mathématiques actuelles ne lui inspirent point assez d'enthousiasme scientifique, il avortera nécessairement. Dans ce cas il demeurerait à l'état d'apôtre du positivisme, auquel il pourrait encore rendre de grands services, mais sans jamais arriver au sacerdoce, de manière à prétendre me succéder. Je connais maintenant quatre jeunes positivistes éminents qui travaillent sérieusement à devenir prêtres de l'Humanité ; ce sont : MM. de Blignières, Lefort, Audiffrent et Foley ; je ne compte plus M. Laffitte, malgré son esprit et son cœur, parce que son défaut de caractère ne lui permet pas au delà de l'apostolat, peut-être même trop passif. Mais dans ces quatre aspirants de même âge, quel est celui qui méritera de me succéder après dix ans d'efforts, si toutefois l'un d'eux s'y trouve réellement destiné ? Je ne puis encore rien prononcer là-dessus, car tous les quatre pourraient avorter diversement.

Votre juste dégoût de la présente situation française ne devrait vous rendre injuste envers aucun de ceux qui la déplorent, et surtout quant à M. Vieillard, auquel nous devons quelques pas importants. Je puis vous assurer qu'il ne cessera jamais d'être républicain. C'est le seul sénateur qui ait voté contre l'Empire, quoiqu'il n'ait pas eu l'énergie de donner ensuite sa démission, comme je le lui conseillais, sa faiblesse est exempte de tout motif

intéressé. Il a d'ailleurs conservé la plénitude de son franc-parler, même envers son ancien élève, auquel il a déjà prédit le peu de durée et l'issue violente de son triomphe actuel. Son attitude silencieuse sera donc semblable à celle de Tracy, de Volney, de Cabanis et de plusieurs autres républicains sincères, mais faibles, qui restèrent au premier Sénat malgré l'Empire.

D'ailleurs, je serais fâché de votre découragement envers une situation où le positivisme doit, au contraire, puiser de nouveaux moyens décisifs, suivant la profonde sentence de M. Magnin, mercredi dernier, il n'y a vraiment rien de changé au fond. Les opinions et les mœurs ne sont pas devenues plus monarchiques, même chez ceux qui viennent d'accomplir le plus sincèrement un vote déplorable. Il faut regarder la suspension actuelle de notre situation républicaine comme étant purement officielle, et nullement réelle. Tout consiste en ce que le dictateur est devenu mamamouchi, croyant avoir acquis l'hérédité d'après le vœu des paysans français, dont la décision n'est pas plus efficace que s'ils lui avaient voté deux cents ans de vie ou l'exemption de la goutte. Ce jeu à l'Empire sera, sans doute, fort dispendieux, et son issue sera tragique, mais sans qu'il en soit plus sérieux. La royauté française fut irrévocablement abolie le 10 août 1792, après un siècle de putréfaction croissante, et jamais elle ne fut rétablie ensuite, malgré les fictions officielles. L'illusion actuelle sera la plus vaine et la moins durable de ces apparences théâtrales. Si

nous en devons être justement honteux, il faut surtout en reconnaître la source dans le manque total de foi sociale chez le prolétariat dirigeant. C'est donc à nous qu'il appartient de lui procurer enfin des convictions inébranlables et universelles, qui rendront ensuite impossibles de telles oscillations. Il pense maintenant davantage qu'il ne put le faire depuis soixante ans, et la parodie qui va momentanément trôner ne peut que le disposer mieux aux profondes réflexions sociales. Maintenant que la doctrine régénératrice est construite, et qu'il faut seulement la propager par des applications décisives, l'absence même de convictions qui constitue le mal doit faciliter le remède, en permettant aux hommes vraiment régénérés de prévaloir dans ce milieu passif, aussitôt qu'ils seront assez résolus, sans être même fort nombreux. Ne visons point à convertir la multitude, mais seulement mille personnages choisis, émanés, de toutes les classes actuelles, et surtout du prolétariat. Parmi ceux-là, nous en trouverons deux cents propres à l'activité politique : or c'est là le nombre que j'ai toujours indiqué pour le fond essentiel de notre gouvernement préparatoire, dont les autres fonctionnaires seront de purs administrateurs, ainsi dirigés énergiquement. Quand le positivisme acquerra cette faible extension numérique, il s'emparera dignement de l'autorité, en France, suivant la proclamation décisive que j'ai reproduite au début du Catéchisme. Or, pour obtenir cela, le zèle et la persévérance chez de dignes apôtres importent davantage que les expositions solennelles, dont nous allons être probablement privés sous le mamamouchat. Jamais on ne pourra nous interdire les

conversions individuelles, ni même les paisibles expositions où l'auditoire ne dépasserait pas dix, et qu'il suffit de multiplier assez d'après le type du Catéchisme positiviste. Ce même type où le présent se trouve écarté devant l'avenir issu du passé, indique à notre propagande une attitude essentiellement religieuse et morale, sans insister sur la politique actuelle, qui s'expliquera d'elle-même, à moins que nous ne puissions éviter d'y prononcer nos principes, qui devront alors être proclamés avec fermeté. Nous serons bientôt regardés comme les seuls républicains véritables, quand les autres se trouveront paralysés d'après l'inconséquence qui leur fera repousser le résultat de la souveraineté populaire, tout en persistant à fonder leurs prétendues doctrines sur ce dogme métaphysique. Pensons d'ailleurs que la marche politique du positivisme ne doit aucunement ressembler à celle du catholicisme. Celui-ci ne parvient au gouvernement qu'après avoir conquis la société. Le positivisme doit, au contraire, obtenir surtout l'ascendant social après l'expérience de son efficacité politique. Vous concevez aisément les motifs historiques et dogmatiques d'une telle diversité.

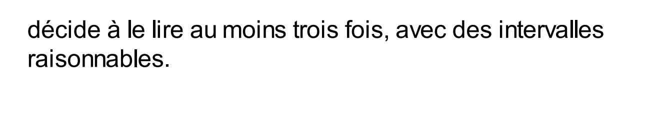
Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

P. S. — Puisque vous méditez maintenant sur le principe des vitesses virtuelles, lisez surtout la démonstration de Lagrange à la fin de la dernière édition de sa Théorie des fonctions, et puis le mémoire sur La Mécanique des systèmes annexé maintenant à la Statique de M. Poinsot. Vous sentirez ainsi la vraie nature de ce grand principe qui se réduit au fond à la loi générale sur la mesure des forces intérieures, d'après chaque équation de liaison. M. Poinsot, qui seul comprend aujourd'hui cette théorie décisive, a nettement exposé ce caractère essentiel, mais en dissimulant trop qu'il vient de Lagrange, dont l'explication algébrique est finalement préférable au commentaire géométrique de son successeur.

Si vous aviez procédé pour le Catéchisme Positiviste comme envers la Politique positive, vous auriez eu six semaines plus tôt un livre qui parut ici le 15 octobre. Mais puisqu'il vous est enfin parvenu, vous avez, sans doute, apprécié le parti que chaque positiviste en peut tirer pour diriger convenablement notre propagande normale. Sa lecture n'exige réellement, chez les illettrés intelligents, que quelques explications verbales surtout envers le dogme, par des adeptes plus avancés ; pourvu cependant qu'on se


décide à le lire au moins trois fois, avec des intervalles raisonnables.

***

XIII

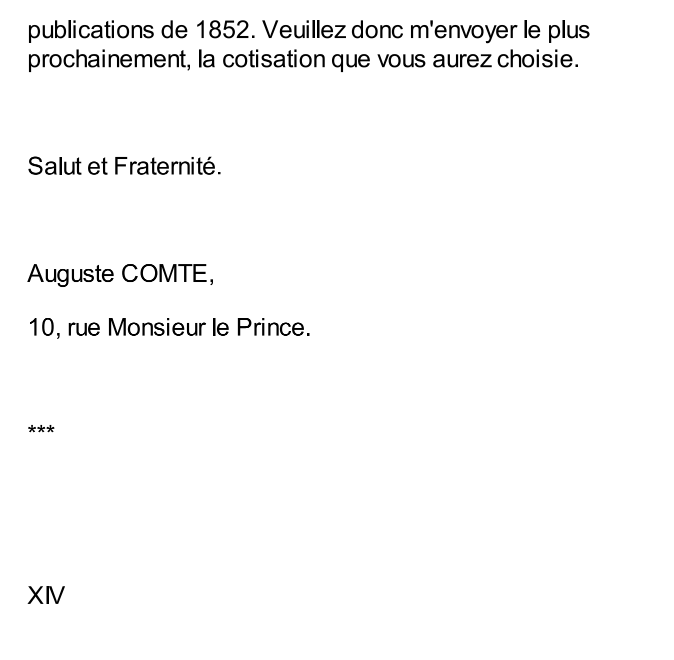
Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, Membre de la Société Positiviste.

Paris, le vendredi 9 Charlemagne 64 (25 juin 1852).

Monsieur et cher Confrère,

La Société Positiviste vient de décider que, comme dans les années précédentes, chaque membre fournirait immédiatement, selon ses propres convenances, ou quinze francs, ou dix francs ou cinq francs pour payer nos



publications de 1852. Veuillez donc m'envoyer le plus prochainement, la cotisation que vous aurez choisie.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

XIV

Retour à la table des matières

À Monsieur C. de Blignières, Officier d'Artillerie, à Douai.

Paris, le jeudi 27 Archimède 65 (29 avril 1853).

Monsieur,

Le début de votre lettre de dimanche m'a fait regretter d'avoir laissé sans réponse celle que vous m'écrivîtes en Février. Mais, y trouvant annoncée comme très prochaine une grande lettre que vous prépariez depuis longtemps, je dus alors ajourner jusqu'à celle-là le soin de vous répondre, que j'aurais pris beaucoup plus tôt, si j'avais pu croire que ce délai durerait deux mois. D'après mon cordial empressement à vous offrir de figurer parmi mes correspondants mensuels, ce retard inusité de ma réponse aurait dû vous empêcher d'être choqué d'un silence dont vous étiez la vraie source.

Quoiqu'il en soit, l'ensemble de votre lettre de dimanche m'a satisfait au delà de ce que j'espérais. Je ne doute plus de votre désir sincère et continu d'un digne mariage, et de votre disposition à faire convenablement tous les efforts qu'il exige. D'une autre part, je reconnais l'ensemble des difficultés résultées de votre position actuelle pour réaliser ce constant projet. L'Instruction trop décisive que je vous renvoie ci-jointe suffirait à vous montrer combien votre métier vous gêne à cet égard. J'espère que le principal ouvrage de M. de Vigny (Servitude et grandeur militaires), dont je n'ai jamais lu que le titre, quoique j'en connaisse indirectement l'esprit, contient un digne chapitre sur cette

chaîne spéciale dont je me faisais aucune idée précise. C'est pourquoi, tout en vous plaignant cordialement, je ne puis plus blâmer votre tiédeur, et je me rends à vos motifs comme à ceux d'un tout autre ordre que m'opposait en pareil cas, M. Hadery. Je vous souhaite donc un meilleur métier aussitôt que vous pourrez le trouver avec prudence. Mais ne comptez guère cependant sur le libre professorat mathématique, tellement répandu maintenant à Paris, que les entrepreneurs en sont venus à concéder, comme une faveur difficile, la faculté de venir gratuitement exercer dans leur fabrique un long surnumérariat d'interrogateur hebdomadaire, ce que je n'aurais pas cru possible. Cette triste condition des dignes théoriciens au début, me fait un devoir de souhaiter la plus prompte extension possible du subside sacerdotal, afin qu'il me permette d'aider un peu quelques-uns de ceux qui s'initient maintenant au nouveau pouvoir spirituel. J'ai lieu d'espérer, d'après la recette du premier trimestre, qu'il deviendra cette année pleinement suffisant pour moi, de manière, si la progression persiste, à me rendre bientôt possible cette juste intervention. Au reste, je dois vous dire, à cette occasion, que la résolution conseillée dans votre lettre de Février est complètement arrêtée, suivant l'annonce implicite de ma circulaire, et que M. Laffitte l'a fait officieusement connaître à M. Littré pour que personne ne s'étonne si je réduisais la pension de l'indigne femme, en cas d'une insuffisance quelconque, heureusement invraisemblable aujourd'hui, du subside de 1853.

M. Audiffrent est venu récemment passer trois semaines parmi nous. Il nous a quittés très édifié du progrès notable qu'il a reconnu, chez ses coreligionnaires, en fraternité mutuelle et commune vénération du chef, depuis l'épuration spontanée qui nous a délivrés heureusement des révolutionnaires partis avec M. Littré. Si vous veniez passer aussi quelques jours ici, je crois que vous seriez également frappé d'une amélioration à laquelle ont indirectement concouru vos justes remontrances. Mais je sens trop la solidité des trois motifs qui vous privent d'une telle excursion pour vous la souhaiter davantage.

Quant à la correspondance mensuelle, vous sentez que j'ai voulu vous offrir une faculté sans vous imposer aucune corvée. Pourvu que vous soyez disposé sincèrement à ne pas fuir par scrupule ou par hypocondrie de tels épanchements, ou contacts périodiques, je vous laisse juge des intervalles que vous pouvez seul apprécier, quoique je persiste à penser que vous avez jusqu'ici profité trop peu de ma tendance à remplir avec satisfaction cette partie de mon office général envers quiconque le mérite autant que vous.

Depuis le commencement de février, je suis fortement occupé de mon troisième volume, dont j'ai déjà terminé la moitié. J'en vais faire prochainement commencer

l'impression, afin qu'il paraisse en juillet, sauf accident. La continuité de travail ne fut jamais aussi complète et paisible en moi qu'envers cet immense corollaire dynamique de ma construction statique de l'an dernier. Ma santé se trouve à merveille de cette persistance, sans précipitation ni fatigue, à travailler cinq jours consécutifs (du vendredi au mardi) de chaque semaine, en sortant seulement le mercredi pour mon cher pèlerinage et chômant le jeudi pour ma correspondance et mes réceptions. J'espère ainsi terminer vers le milieu de 1854 la publication décisive de mon principal traité.

Je vous invite à faire sagement courir la petite circulaire ci-jointe, qui, sans pouvoir être imprimée, se propage paisiblement ici depuis six semaines, la première copie ayant été envoyée à M. Vieillard. En la plaçant sous ma seule responsabilité personnelle, je ne fais qu'user dignement du libre privilège que j'ai conquis graduellement par trente ans d'une vie publique respectée de tous les gouvernements, et qui, m'ayant permis d'offrir à l'ordre des garanties croissantes, m'autorise de plus en plus à conseiller hardiment les sages progrès. Vous sentirez aisément qu'elle est destinée à rectifier autant que possible un empirisme qui tend à reproduire une honteuse et déplorable imitation de 1848 pour diriger la prochaine crise, où les positivistes doivent rester simples spectateurs, sauf de tels conseils, en se réservant pour le temps où l'initiative qui leur convient émanera réellement d'eux. Au

besoin, vous pourriez en faire de nouvelles copies, pourvu qu'elles fussent toujours textuelles et complètes, en y faisant seulement précéder ma signature du mot signé qui dispenserait du paraphe. Mais, à vrai dire, je crains que ma sollicitude soit fort insuffisante, et qu'une crise inévitable ne soit encore assez malheureusement dirigée, pour susciter, après quelques mois d'anarchie plus alarmante, une rétrogradation plus intense, toujours préférable néanmoins au régime rouge. C'est la triste tendance résultée de la faute irréparable qui transforma la dictature républicaine, quoique rétrograde, en un vain mamamouchat, où l'ordre ne gagne rien, tandis que le progrès y perd sa garantie officielle. À travers tout cet empirisme, la population française, pense davantage depuis dix-huit mois, qu'elle ne put le faire les soixante années précédentes, et le positivisme s’enracine profondément.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

Retour à la table des matières

République Occidentale

Ordre et Progrès — Vivre pour Autrui

Conseils urgents

adressés, par le fondateur de la Religion de l'Humanité à tous les vrais républicains français

1° Réduire leur devise à Liberté et Fraternité ;

2° Consacrant, au nom de leur cause, et même complétant, la récente abolition du régime parlementaire en France ;

Fonder leur gouvernement sur une dictature sagement énergique, mais purement pratique, dont le caractère toujours progressif soit garanti par une pleine et inviolable liberté d'exposition et de discussion ;

3° Exclure de tous les offices vraiment politiques, mêmes gratuits, quiconque y participa depuis le 24 février 1848.

Paris, le 4 Aristote 65 (mardi 1er mars 1855).

Auguste COMTE

auteur du Système de philosophie positive,

du Système de politique positive et du

Catéchisme positiviste.

10, rue Monsieur le Prince.

***

XV

À Monsieur de Blignières, Membre de la Société Positiviste.

Paris, le 13 août 1853.

Monsieur,

La Société Positiviste invite chacun de ses membres à fournir, selon ses convenances personnelles, ou quinze francs, ou dix francs, ou cinq francs, pour concourir au paiement des divers frais résultés de la mort de M. Francelle, ouvrier-horloger, notre confrère, décédé le 14 juillet. Veuillez donc me transmettre le plus promptement possible la cotisation que vous aurez choisie.

Salut et Fraternité.

Le Président de la Société Positiviste,

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

XVI

Retour à la table des matières

À Monsieur C. de Blignières, à Douai.

Paris, le dimanche 16 Guttenberg 65

(28 août 1853).

Monsieur,

quand même je n'aurais pas reçu tout à l'heure votre petite lettre, je comptais répondre maintenant à celle de dimanche dernier, qui me parvint le lendemain, avec votre mandat de cotisation. Ayant entièrement achevé mon troisième volume depuis trois semaines, j'aurais pu faire plus tôt cette réponse, si je n'avais d'abord voulu causer avec Mme de Capellen sur la grave communication que vous m'exposez. Or, c'est seulement hier que j'ai pu la voir.

Elle n'avait aucunement reçu l'importante lettre dont vous me parlez et vous auriez pu le présumer en ne voyant point arriver sa réponse quelconque. Vous aurez probablement écrit au logement où vous la vîtes, en mai 1852, hors la barrière de l'Étoile. Mais elle le quitta quelques mois après, et maintenant ils demeurent à Paris, 19, rue de la Paix. Comme le concierge de leur ancien domicile a changé deux fois depuis qu'ils l'ont quitté, celui d'à-présent ignore probablement leur existence et votre lettre aura sans doute été renvoyée au bureau des rebuts, où M. de Capelen se propose de la réclamer. D'après cela, vous concevez qu'il convient de la refaire, en l'expédiant à la demeure que je viens de vous indiquer.

Au reste, en attendant l'explication spéciale qui résultera vraisemblablement de votre nouvelle lettre, je me suis assuré que la précieuse commission dont vous comptez

charger Mme de la Capellen ne lui déplaît nullement, et qu'elle y voit une preuve touchante de votre confiance, en étant d'ailleurs disposée à vous servir autant que possible pour un cas aussi capital. Je suis moi-même heureux d'une telle démarche, qui me prouve enfin votre résolution sincère de chercher activement un digne mariage. Cette disposition, désormais continue j'en suis sûr, est tout ce que je vous demandais, car je sais bien que le succès ne dépend pas de vous. Mais avec une telle tendance, dont votre caractère me garantit l'énergie et la persévérance, j'espère que vous réussirez à temps. Votre beau rêve sur Mme de Capellen comme belle-mère est difficilement réalisable, sans être entièrement chimérique. Si vous pouviez attendre convenablement pendant cinq ans, le projet deviendrait praticable puisque Mlle Victorine de Capellen aurait alors, vingt ans. Outre que vous auriez seulement quinze ans de plus, vous savez que notre religion consacre expressément le cas du mariage inégal ; et peut-être cette jeune fille serait-elle susceptible, comme vous, d'en fournir un digne type, quoique je ne puisse encore avoir assez de données envers elle.

Quel que devienne votre choix spécial, j'approuve beaucoup votre résolution de vous marier dans la secte. Car une telle harmonie me semble indispensable à votre bonheur, et je la croirais trop hasardée si vous deviez convertir votre femme, outre les dissidences de sa famille. Votre nature n'est point assez souple, ni même assez

expansive, pour risquer, sans une grave imprudence, un mariage mixte, qui pourrait réussir à quelques-uns des positivistes de votre âge cherchant, comme vous à se marier maintenant, et dont le choix peut ainsi rester moins circonscrit. Mais malgré le petit nombre des familles positivistes dont aucune ne remplit vos conditions spéciales autant que celles des Capellen, notre temps sans convictions où chacun éprouve le besoin d'en acquérir, doit offrir assez de demoiselles susceptibles d'être converties, pour que vous puissiez, dans le cours de quelques années, réaliser votre digne projet, qui deviendrait plus complet si votre épouse vous devait sa conversion. Quant aux ressources que pourraient fournir les nièces ou parentes de M. Vieillard, je ne les connais aucunement, mais je ne crois pas qu'il faille les faire entrer dans aucun plan sérieux.

Vous me faites, à son égard deux questions spéciales, qui me semblent normales, quoique ma réponse ne puisse pas vous satisfaire. Je conserve une assez bonne opinion de ce civique patron pour présumer qu'il ne touche point son traitement sénatorial, quoiqu'il n'ait pas voulu faire d'esclandre en le refusant ; mais je n'ai là-dessus aucun renseignement direct. Tout ce que je puis assurer, c'est que son train de vie n'a pas subi d'autre changement que d'adjoindre à sa bonne un valet de chambre, comme le comporte aisément sa fortune personnelle de vingt mille francs de rente au moins, qu'il ne dépense pas. Parmi les calomnies employées par les révolutionnaires contre le

positivisme, j'ai su que figurait l'étrange supposition que M. Vieillard me transmet son traitement de sénateur ! Cette fable prouve au moins qu'on le juge capable de ne pas l'employer à son usage. Elle est malheureusement trop facile à dissiper en faisant savoir que jusqu'ici M. Vieillard n'a pris aucune part à mon subside annuel, quoique je n'aie jamais cessé de lui transmettre mes circulaires. C'est une anomalie que je ne me charge point d'expliquer, mais qui ne doit pas m'empêcher de rendre pleine justice à ce que j'ai trouvé chez lui de bon.

Jusqu'à présent, je n'avais jamais employé son crédit que pour des objets d'intérêts publics ; et je lui saurai toujours gré de m'avoir procuré la faculté de faire pendant trois ans, avec une liberté sans exemple, un cours pleinement décisif, auquel le positivisme doit l'accélération de sa marche générale. Mais dernièrement, à l'occasion de M. de Ribbentrop, je m'écartais de cette rigueur scrupuleuse, et la gracieuseté de sa réponse, comme l'efficacité de son zèle, me prouvèrent, qu'il avait bien accueilli cette nouvelle intervention, à laquelle l'incarcéré doit probablement la libération qu'il vient d'obtenir ces jours-ci. Quelques semaines après, la candidature de M. Segond pour devenir, par le concours, professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, me fournit un second cas où je réclamais la recommandation indirecte de M. Vieillard auprès de quelques-uns des juges. Son actif empressement, aboutissant au succès de notre confrère,

(nommé depuis quinze jours), me confirma sa pleine confiance dans mes sollicitations, dont il sait d'avance que je n'abuserai jamais. Tout cela ne fait point équilibre au défaut de participation à ma souscription. Cependant, je dois apprécier, et même utiliser, des qualités irrécusables, en écartant des contradictions dont je n'ai pas la clef.

Le lendemain de la réception de votre lettre, j'en reçus une de M. Jundzill, datée des Eaux-Bonnes (Basses-Pyrénées), à l'égard de la cotisation d'inhumation. Il m'assure que cette prescription médicale a déjà notablement amélioré sa poitrine, qu'il espère achever de rétablir en allant passer le mois de Septembre dans sa famille à Lausanne. Quoique ses joues creuses, sa voix éteinte, et sa toux caverneuse m'aient presque donné les mêmes inquiétudes qu'à vous, je commence à présumer que nous nous serons trompés. En général, il faut aujourd'hui se défier beaucoup du fatalisme médical, qui porte à proclamer incurables les cas qu'on ne sait pas guérir, soit afin de prouver la sagacité du diagnostiqueur, soit pour relever l'habileté du médecin si le malade se rétablit, ou colorer son insuffisance s'il succombe. Les esprits qui commencent à passer au régime des lois ne savent pas distinguer le fatalisme absolu, borné seulement aux phénomènes inmodifiables, d'avec le fatalisme relatif, beaucoup plus usuel, et dès lors c'est le premier qu'ils proclament principalement envers les cas vitaux et surtout sociaux, quoique plus modifiables. Ainsi, je vous engage à mieux espérer de notre

coreligionnaire, que je range, comme vous, parmi les positivistes d'élite et dont les progrès, encore plus moraux qu'intellectuels, sont devenus très prononcés depuis sa conversion ; ce serait certainement une grande perte que nous éviterons probablement.

J'ai pris une vive part aux tribulations personnelles que vous m'avez spécialement décrites, quoique je regrette que vous perdiez une digne hôtesse, dont vous trouverez difficilement l'équivalent, les détails décisifs que vous me donnez me font pleinement approuver le changement urgent que vous projetez, à moins que cette dame ne voulût aussi se mieux loger. Le voyage officiel que vous allez subir pendant quelques mois vous servira de transition, et vous permettra peut-être de choisir sans précipitation, pour avoir un domicile convenable jusqu'à ce que vous quittiez cette garnison ; ce qui, d'après les usages de votre corps, me semble devoir être prochain.

Cette course forcée, d'ailleurs avantageuse à votre santé, ne nuira guère à vos études. Peut-être y servira-t-elle même en vous détournant de méditations trop concentrées et de lectures trop exclusives. Les motifs que vous m'indiquez pour décliner la tendance à devenir un géomètre me semblent, je l'avoue, peu rassurants ; puisqu'ils annoncent une préoccupation exagérée de ces théories préliminaires, de manière à renouveler mes anciennes sollicitudes. Au

point où vous en êtes, ce n'est pas en vous appesantissant directement sur ce domaine initial que vous parviendrez à vous en rendre maître. Cette appropriation doit résulter de méditations indirectes et spontanées, qui viendront vous saisir au milieu d'autres spéculations, après avoir, pour ainsi dire, oublié ces études trop prolongées. Mon troisième volume (qui ne paraîtra que dans quelques jours) vous facilitera cette disposition finale en vous plaçant, j'espère, irrévocablement, au point de vue historique, où les diverses théories sont rapportées à leur commune destination.

Suivant votre juste remarque, M. Lefort sent maintenant la difficulté, comme l'importance, de l'initiation qu'il accomplit. Les rédactions mathématiques que je lui demandai deux fois à titre d'épreuve ont manifesté, même à ses yeux, l'imperfection de son esprit et l'insuffisance de ses efforts. Mais il a dignement apprécié la maladie cérébrale (orgueillo-vanitite chronique) dont je lui signalai l'existence enracinée. Je suis certain qu'il travaille sérieusement à s'en guérir, et qu'il reconnaît autant la difficulté que le besoin d'un tel traitement, surtout d'après ses antécédents littéraires. Quand je me suis vu forcé de lui retirer formellement, pour insuffisance intellectuelle, l'espoir que j'avais prématurément conçu de trouver en lui mon successeur, il a subi dignement ce coup décisif, de manière à fortifier mes espérances sur son aptitude finale au sacerdoce de l'Humanité, quoiqu'il se contente maintenant du simple

apostolat. Une lettre récente de M. Audiffrent m'annonce que leur cohabitation fraternelle va bientôt cesser, M. Lefort devant, cet hiver, venir ici demeurer chez sa sœur. Ce changement de résidence me permettra de mieux influer sur un disciple auquel je conserve beaucoup d'estime, d'après les progrès notables que son cœur et son esprit ont accomplis depuis quatre ans que nos relations commencèrent.

En terminant cette longue réponse, je dois vous demander si vous avez des renseignements sur le ménage de M. Clarke. D'après l'intéressante visite que me fit ce disciple enthousiaste, je crois que la rectification de l'état vague que manifestent encore ses convictions, et surtout ses résolutions, dépend essentiellement de sa femme. C'est pourquoi je désire savoir si cette dame est vraiment susceptible de devenir positiviste.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

P. S. — Ayant reçu vers le commencement d'août la visite de M. de Montègre, il m'apprit qu'il demeurait maintenant à Passy, près Paris. Mais j'oubliai de lui demander alors son adresse, comptant le revoir bientôt. Quoiqu'il ne soit pas encore revenu, j'ai su mercredi, par M. Magnin, qu'il y demeure, 35, rue des Moulins.

J'oubliais de dissiper vos sollicitudes exagérées sur le cercle vicieux que vous offre notre avènement sacerdotal. Il se résoudra spontanément par l'accroissement continu de mon subside d'après l'intérêt croissant qu'inspirent mes travaux et que le volume actuel doit notablement développer, vu l'entraînement universel aux études historiques. Toutefois, bien que ce subside puisse déjà me permettre d'aider de nouveaux théoriciens, j'ai lieu de craindre qu'il soit encore insuffisant cette année, malgré son essor exceptionnel du premier trimestre, démenti par les deux suivants. Une tournée positiviste que j'avais projetée pour septembre, doit être ainsi renvoyée à l'année prochaine, quelque salutaire qu'elle fût à quelqu'un qui depuis dix ans, n'a pas quitté Paris pendant douze heures de suite. Mais ces embarras, qui d'ailleurs seront peut-être compensés dans le dernier trimestre, n'affectent que l'époque de la solution, sans altérer aucunement son principe, qui doit surgir de la concentration des sollicitudes occidentales sur moi fort au-delà de mes propres besoins.

***

XVII

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, Officier d'Artillerie, à Douai.

Paris, le vendredi 7 Bichat 65 (9 décembre 1883).

Monsieur,

la généreuse anticipation annoncée dans votre lettre d'avant-hier (que je reçus hier soir), se trouve heureusement devenue inutile, d'après l'admirable élan suscité chez plusieurs croyants par le noble appel résulté de ma détresse imprévue de septembre. Je désire donc que votre souscription de 1854 ne me soit remise qu'à l'époque régulière où vous l'envoyez ordinairement. Pour rassurer votre sollicitude exceptionnelle, il me suffira de vous informer que, comme le déclarera prochainement ma circulaire annuelle, le subside sacerdotal de 1853 atteindra certainement le minimum normal de sept mille francs (ou 20

francs par jour) qui n'avait pu jamais être réalisé jusqu'ici. Il est vrai que ce résultat n'aurait pu s'accomplir si quelques coopérateurs n'avaient dignement exécuté, dans ma récente crise, des efforts qu'ils ne pourront pas soutenir habituellement. Mais cette réalisation n'en constitue pas moins un notable progrès, ce qu'elle offre de passager sera probablement compensé par l'accroissement spontané du nombre de souscripteurs, depuis que se sont retirés, ceux dont la persistance était douteuse. C'est d'ailleurs sans me consulter, ou plutôt contre mes avis, qu'un zèle aveugle étendit l'appel exceptionnel à des coopérateurs, qui, comme vous, se trouvaient dans l'impossibilité notoire de rien ajouter à leur participation accomplie. Quoi qu'il en soit, puisque vous fûtes instruit de cette crise, je devais aussi vous informer de son heureuse terminaison, de manière à vous faire partager mon espérance qu'elle ne se renouvellera point.

Un tel accroissement du subside sacerdotal répond, ce me semble, aux inquiétudes sur lesquelles vous revenez, et que je persiste à croire exagérées, quant au prochain avenir de nos dignes clercs, selon votre heureuse expression. Car ce progrès constant et croissant permet de présumer que, dans peu d'années, ma souscription sera devenue assez considérable pour que je puisse, suivant mon annonce publique, aider les jeunes théoriciens qui méritent déjà le titre d'aspirant au sacerdoce de l'Humanité, que j'ai conféré seulement à l'un d'eux, mais que je pourrais, dès à présent,

étendre à quelques autres, s'ils me le demandaient convenablement. Voilà pourquoi je tiens à qualifier habituellement cette souscription de subside sacerdotal, afin de la représenter comme ne devant pas longtemps se borner à moi seul : cette formule convient, en effet, à l'extension quelconque dont sera susceptible un sacerdoce restreint encore à son fondateur.

Votre bonne lettre m'offre un attrait spécial en témoignant combien vous est devenu familier le principe dictatorial, dont l'avènement décisif vous inspira des répugnances passagères. Mon nouveau volume, publié depuis trois mois, achèvera de systématiser vos convictions sur cette prescription fondamentale de la politique actuelle et consolidera les justes espérances que vous inspire, en faveur du positivisme, la situation correspondante. Les idées anarchiques n'étant point contenues par de vrais sentiments sociaux, on doit beaucoup désirer que cet état persiste et se raffermisse, même sous sa présente forme. Malheureusement, elle est trop vicieuse pour comporter une suffisante durée : car elle constitue un mensonge politique, en faisant officiellement prévaloir la monarchie dans une situation qui réellement se trouve devenue plus que jamais républicaine ; d'où résulte l'absence de toute garantie normale envers le progrès, lequel, malgré son caractère encore négatif ou plutôt anarchique, exige désormais une consécration légale, afin de permettre la terminaison de la crise française.

La dictature doit donc reprendre promptement la forme républicaine qu'elle avait l'an dernier, et dont l'abandon fut une grande faute, source trop probable de prochaines catastrophes. Tel est le conseil que je vais prier M. Vieillard de proposer à son ancien élève : se proclamer dictateur pour dix ans, sans faire voter, en accordant une juste liberté d'exposition et de discussion, mais en complétant l'abolition du régime parlementaire par la réduction de l'assemblée élective au seul vote et contrôle du budget, les lois devenant, autant que les décrets, l'attribution du dictateur moralement responsable. Quoique je compte sur la fidèle transmission de cette proposition décisive, j'ai peu d'espoir qu'elle soit accueillie, du moins à temps pour éviter une crise que tout le monde ici prévoit et redoute, avec beaucoup de raison. Mais j'aurai du moins accompli dignement mon libre devoir de conseiller systématique, en tentant, en mars 1853, de rendre le progrès moins anarchique, et, en décembre, l'ordre moins rétrograde.

En tous cas, une telle intervention développe l'infiltration du positivisme dans la politique actuelle, pour y préparer la conciliation normale entre l'ordre et le progrès, seule issue possible de la révolution occidentale. Une telle dictature, où les sympathies rétrogrades qu'exige aujourd'hui le maintien de l'ordre se trouvent assez contenues par une liberté raisonnable, constitue le seul gouvernement qui puisse

paisiblement durer jusqu'à l'avènement, encore prématuré, de la dictature positiviste, destinée à terminer la crise française. Je persiste à penser que, si les positivistes ne deviennent pas, dans dix ans, les maîtres de la France, ce sera surtout leur faute, tant notre situation les appelle. Mais ils doivent recevoir dignement le pouvoir par la libre transmission des conservateurs, quand ceux-ci, vu l'essor spontané des théories et utopies subversives, ne sauront plus comment tenir tête à l'anarchie. Cette condition exige donc que, pendant la durée de sa préparation, la dictature positiviste se trouve précédée par la dictature monocratique ci-dessus caractérisée, et qui l'instituera graduellement.

Dans le courant d'octobre j'ai su l'arrivée de votre longue lettre à Mme de Capellen qui m'a transmis votre réponse à ma question sur Mme Clarke. Cette lettre ayant été dignement accueillie, je suis surpris que vous en attendiez encore la réponse qui, si ma mémoire est fidèle, vous fut, ce me semble, adressée bientôt. Espérant, dans quelques jours, voir M. de Capellen, je m'informerai spécialement de cela. La sollicitude dont vous me renouvelez l'expression envers M. Jundzill me détermine à vous informer que sa santé s'améliore notablement, à mesure que sa situation l'oblige à moins parler. Sa position matérielle se trouvant déjà devenue à peu près satisfaisante, le rétablissement complet de cet éminent disciple, dont on avait trop tôt désespéré, me semble maintenant certain et même

prochain. Il acquiert assez de loisirs pour commencer dignement le grand travail sur Diderot que je lui proposai l'an dernier, et qu'il exécutera, j'espère, avec la maturité convenable, au grand profit de notre propagande, envers laquelle nous devons viser à n'avoir besoin d'autre littérateur que de ceux qui sortiront de notre sein, sous le régime encyclopédique.

Quant à M. Lefort, j'ai vu finir sans surprise sa cohabitation avec M. Audiffrent. Une telle intimité ne convient guère à l'imperfection humaine, sauf entre les deux sexes, comme le témoigna la longue expérience de la vie monastique. Mais, en la conseillant, j'avais compté sur une heureuse exception qui ne s'est réalisée d'aucun côté. La situation actuelle de M. Lefort me semble, comme à vous, beaucoup plus favorable à son avènement sacerdotal. D'après le notable progrès des exercices mathématiques que je lui propose tous les trois mois, j'ai lieu d'espérer qu'il pourra maintenant achever seul son initiation mathématique, qu'il a fini par prendre au sérieux.

Puisque votre prochain envoyé (M. Roger) doit désormais résider à Paris, vous pouvez, vu le bien que vous m’en dites, lui promettre d'avance ma disposition spéciale à l'assister de mes conseils, s'il le désire. Il vous transmettra mon récent volume, au prix de cinq francs seulement, puisque je fais à chaque membre de la Société Positiviste,

pour son propre exemplaire, la même remise d'un tiers qu'à mon libraire. Les opuscules que vous demandez lui seront aussi remis, sauf celui qui concerne le travail, dont je ne pourrai vous donner qu'un seul exemplaire.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

XVIII

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, officier d'Artillerie, à Douai.

Paris le jeudi 19 Homère 66 (16 février 1854).

Monsieur,

depuis une quinzaine de jours, je suis absorbé par mon quatrième et dernier volume, que j'achèverai, j'espère, en juin, et qui paraîtra le mois suivant. Me voilà donc, pour toute cette session, à mon régime de travail, ne sortant que le mercredi, ne pouvant consacrer que le jeudi soit à ma correspondance, soit aux entrevues ; car, sans travailler jamais le soir, je me couche si tôt quand je n'ai pas de visite, que je ne puis alors écrire aucune lettre importante. Néanmoins, mes réponses étant au courant, je suis heureux de pouvoir répondre maintenant à la lettre que j'ai reçue de vous Lundi, sauf à réserver pour Jeudi prochain la réponse que je dois depuis hier en Irlande.

Avant de répondre à vos demandes suivant leur ordre, il ne faut pas oublier de vous avertir que, dans les six exemplaires que je vous envoyai de ma récente circulaire, M. Clarke devait, comme souscripteur, en recevoir un, que vous aurez probablement remis, les quatre autres restant en réserve pour la propagande.

Envers M. Roger, je ne puis guère vous exprimer une opinion définitive, ne l'ayant pas revue depuis la visite initiale du 9 Bichat. Il l'avait terminée en prenant un exemplaire du Catéchisme positiviste. Mais jusqu'ici ce jeune homme me semble très recommandable, et je regrette qu'il n'ait pas profité de la cordiale invitation que je lui fis à venir causer.

Votre préoccupation du silence de Mme de Capellen me paraît un peu puérile, et provient, je crois, d'un excès de loisir. Quoique cette dame ne m'ait aucunement chargé de vous expliquer son abstention envers votre seconde lettre, il m'a semblé que cela tenait seulement à ce qu'elle l'avait jugée une sorte de reproduction de la première, dont la réponse rendait inutile celle que vous attendez, suivant la juste réserve des femmes dans le commerce épistolaire, surtout avec les hommes. En tous cas, vous n'auriez certainement aucun lieu de vous trouver ainsi gêné si vous

aviez une nouvelle entrevue.

Puisque vous revenez sur votre appréciation initiale de la crise dictatoriale de 1851, je dois vous avertir que vous ne me paraissez pas juger encore cet événement avec assez d'élévation et d'équité pour le contempler déjà du point de vue de la postérité, comme doit s'efforcer de le faire tout vrai positiviste, surtout théoricien. Les reproches que vous adressez à celui qui sut alors concentrer les forces matérielles au degré qu'exige aujourd'hui le maintien de l'ordre seraient également mérités par ses concurrents quelconques, dont aucun n'offrirait comme lui cette rare union des trois qualités pratiques qui garantit l'efficacité politique. Jusqu'à l'avènement du triumvirat positiviste, on ne pourra trouver de dictateur qu'un rétrograde démagogue, à moins de prendre un démagogue rétrograde, qui serait certainement pire, compromettant l'ordre sans accomplir aucun progrès. La seule faute grave et presque irréparable, c'est l'Empire, véritable parodie politique, nullement motivée, et qui compromet l'ordre en ôtant inutilement au progrès sa garantie légale. Depuis un an, je m'efforce, comme conseiller systématique, de prévenir ou d'adoucir, d'abord en bas, puis en haut, la crise ainsi rendue inévitable et probablement prochaine, que la dictature républicaine eût certainement permis d'éviter, même en restant autant rétrograde. Vous connaissez, je crois, ma petite circulaire manuscrite du 1er mars 1853 pour améliorer les dispositions des républicains empiriques sans exiger qu'ils

deviennent positivistes. Mais elle n'a pas été dignement accueillie, et ces hommes, même honnêtes, sont tellement arriérés qu'on ne peut assez les dégager de leur routine pour renoncer à l'égalité, dont la bourgeoisie est justement effrayée, comme ralliant tous les instincts anarchiques.

Cela ne m'a point empêché de compléter mon intervention spirituelle en m'adressant au sommet, par l'entremise de M. Vieillard, qu'il a dignement acceptée et probablement réalisée déjà. J'ai directement proposé de rétablir officiellement sans aucun vote, la république française, en se proclamant dictateur pour dix ans, et complétant la dictature par l'abolition du Sénat, et surtout d'après la réduction de l'assemblée élective, au simple office financier, en supprimant la distinction métaphysique entre lois et décrets. Quoique ma proposition, pleinement accueillie par M. Vieillard, ait été peut-être transmise maintenant à son ancien élève, auquel, en tous cas, il la fera certainement connaître, je crains de n'être guère plus écouté là que dans l'autre camp. Mais j'ai du moins accompli civiquement mon double devoir envers les deux classes d'empiriques qui se trouveront aux prises. Après la crise, on se souviendra peut-être que le pouvoir spirituel avait à temps indiqué, de part et d'autre, le moyen de l'éviter.

Ma nouvelle circulaire ayant fixé votre attention, vous devez

en la comparant à la précédente, avoir senti que, depuis la publication du Catéchisme, mes circulaires, désormais imprimées, sont spontanément devenues des proclamations sacerdotales. Celle de l'an prochain, qui complètera l'induction, manifestera mieux ce caractère, soit comme succédant à l'entière terminaison de ma principale construction, soit d'après la confirmation décisive que va probablement recevoir la récente plénitude du subside. Les remontrances ou les scrupules que je pouvais craindre à cet égard, chez mon honorable imprimeur, n'ayant nullement surgi, son sage instinct de la situation actuelle vérifie l'espérance que j’avais de voir spécialement tolérer cette libre intervention, dont le frontispice caractéristique semblerait devoir suffire pour susciter des répugnances, qui se trouvent spontanément contenues par les garanties irrécusables que j'ai données à l'ordre.

Je ne suis pas surpris de vos intéressantes demandes sur la précieuse publication appréciée dans ma circulaire, quoique je n'eusse pas cru qu'elle vous fût autant inconnue. En voici le titre textuel : « The positive philosophy of Auguste Comte, freely translated and condensed by Harriet Martineau — two volumes. London 1853 Chapman, 142 Strand » d'après lequel vous pourriez la recevoir de Londres pour 25 francs, je crois, si vous savez assez l'anglais, ou si vous utilisez cette heureuse occasion de l'apprendre promptement, avec l'assistance de M. Clarke. Une telle traduction mérite certainement d'être acquise par

tous positivistes, comme une admirable condensation de mon ouvrage fondamental, dont les trois premiers volumes, comprenant la philosophie naturelle, y sont reproduits par le tome initial, tandis que le tome final représente les trois derniers, embrassant la philosophie sociale. Quoique la condensation y soit d'environ moitié, rien d'essentiel n'est omis, ni même tronqué ; ce qui fait mieux ressortir le caractère et l'enchaînement des conceptions. La lecture du livre original ne reste désormais indispensable qu'aux théoriciens. Cette publication, qui rend le nom de Miss Martineau désormais inséparable du mien, constitue jusqu'ici, parmi tous les écrits déjà suscités, par le positivisme, sans excepter même l'opuscule primitif de M. Littré, le seul travail qui parviendra certainement à la postérité. Je suppose que M. Littré doit maintenant regretter, ainsi que M. Mill peut-être, de n'avoir pas entrepris à temps une telle opération, quoique ces deux messieurs ne l'eussent point exécutée dans un esprit aussi pleinement encyclopédique et surtout, d'après une aussi noble disposition de cœur.

La fin de votre lettre me touche beaucoup en décrivant, avec une énergique naïveté, votre isolement moral. Mais, malgré les sympathies qu'il ne cessera de m'inspirer, votre cas me semble loin d'être pire que le mien, et même d'en approcher. Rappelez-vous que j'avais quarante-sept ans quand survint cette seconde vie sur l'admirable avènement de laquelle je ne pouvais aucunement compter après dix-

sept ans d'un fatal mariage !

Tout à vous.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

P. S. — Quant à votre demande historique sur l'Imitation. C'est un empereur de Maroc qui faisait, au seizième siècle, ses délices habituels de cette incomparable composition. Je vous sais gré d'avoir enfin apprécié dignement M[me] de Lambert. Mais je ne puis excuser que par l'enthousiasme d'une récente initiation votre disposition actuelle à lui supposer autant d'efficacité morale qu'au poème d'A. Kempis, que vous ne cesserez jamais de relire, j'espère, tandis que je doute que vous lisiez plus de trois fois l'éminente marquise.

***

XIX

Retour à la table des matières

À Monsieur de C. de Blignières, à Douai.

Paris, le 4 Moïse 67 (4 janvier 1865).

Monsieur,

voici le reçu du billet inclus dans votre lettre d'avant-hier.

Quelque naturel que vous semble votre long silence, il ne m'a pas moins surpris qu'affligé. La manière dont vous le rompez est peu propre à dissiper cette double impression. Votre langage me fait craindre d’avoir involontairement blessé, quoique j'ignore comment, l'un de mes meilleurs

disciples, que sa situation physique et morale, dispose à devenir ombrageux. Toutefois, je ne saurais comprendre que vos légitimes sujets de réserve et surtout vos justes griefs puissent aucunement me concerner. Évitez d'aggraver une pénible position par l'institution artificielle de malheurs chimériques.

Je suis heureux d'apprendre votre résolution spontanée d'accomplir dignement la suite d'études historiques qui doit compléter votre préparation encyclopédique. Ainsi se trouve pleinement dissipée mon inquiétude antérieure d'une station trop prolongée dans la phase mathématique.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE.

***

XX

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, à Douai.

Paris, le 3 Homère 68 (31 janvier 1856).

Monsieur,

voici le reçu correspondant au billet inclus dans votre lettre. Quelques heures après l'avoir lu, une heureuse visite m'a permis de ménager à vos dignes vœux de fraternisation hollandaise une réalisation plus prochaine que nous ne pouvions l'espérer. L'un des principaux positivistes de La Haye, M. le Baron de Constant, capitaine de vaisseau retiré, se trouve à Paris depuis deux mois. Pour caractériser cet éminent disciple, il me suffira de vous dire que c'est de lui qu'émane la noble munificence spécialement signalée au début de la circulaire que vous venez de recevoir. J'ai directement utilisé sa visite

d'aujourd'hui par une franche exposition de votre vœu, que j'ai rendu plus précis en lui lisant la partie correspondante de votre lettre. M. de Constant m'a témoigné combien il se sent touché de ce désir, que son loisir actuel lui permettra peut-être de satisfaire bientôt. Il s'est déjà félicité d'avoir fait, l'an dernier, sous mon impulsion, en passant à Nantes, la connaissance personnelle d'un de mes meilleurs disciples (M. Papot) et cela le dispose d'autant mieux à compléter auprès de vous sa digne fraternisation avec les principaux positivistes, sauf ceux qui résident trop loin de son orbite. Une semblable disposition anime aussi le chef des positivistes hollandais, M. le Comte de Stirum, Capitaine du Génie, dont le séjour à Paris, en Septembre dernier, fut extrêmement court, mais qui, devant y revenir bientôt pour une plus longue visite, vous verra probablement à Douai, soit à en allant, soit au retour.

Quoique vous vous soyez aussi dispensé d'invoquer à cet égard l'intervention de M. de Capellen, je vous invite à suivre votre projet de rentrer en contact avec ce noble ménage. C'est essentiellement par économie qu'ils ont, à mon grand regret, transporté leur domicile en province, et l'amitié qui les lie, sous les auspices du positivisme, à la famille Robinet, leur a seule fait choisir La Ferté-sous-Jouarre, impasse du Limon. La résolution excentrique de leur fille paraît due, d'abord à la regrettable absence de toute éducation religieuse, puis au désir personnel de prendre une attitude qu'elle juge convenable à son

établissement conjugal. Au reste, depuis leur départ de Paris, au commencement de juin, j'ai fort peu de communication avec eux, et je n'en puis guère parler que d'après des rapports indirects, venus surtout de M. ou Mme Robinet. M. de Capellen n'est pas une seule fois venu depuis à Paris même pour la puérile exhibition ; Madame n'y fait que de rares et courts voyages, qui ne m'ont encore permis de la voir que deux ou trois fois.

Comme vous l'aviez présumé, des informations indirectes m'ont déjà fait essentiellement connaître votre récente installation, dont je me suis beaucoup félicité pour vous, tant au moral qu'au physique. Mais je n'en ai pas moins apprécié les renseignements spéciaux que vous me donnez directement. Le spectacle continu du bonheur domestique, sans vous tenir lieu d'une satisfaction personnelle, vous sera très salutaire à tous égards. Peut-être le digne ménage que vous avez su vous attacher se décidera-t-il à vous suivre dans une nouvelle résidence. En tous cas, je vois que vous êtes disposé maintenant à savourer le présent sans vous trop préoccuper de l'avenir, sauf à rester à Douai tout le temps que vous pourrez.

Je vais demain commencer mon troisième et dernier grand ouvrage en abordant l'important volume que ma circulaire promet pour Octobre. Suivant mon heureuse coutume, cette

nouvelle session de travail consolidera, j'espère, l'état de santé parfaite dans lequel j'achève aujourd'hui le chômage exceptionnel où je me trouvais depuis la terminaison de ma Politique Positive, sauf l'épisode de sept semaines qu'exigea, l'été dernier, mon Appel aux Conservateurs. Pendant sept mois consécutifs, je vais donc travailler cinq jours par semaine (du vendredi matin au mardi soir), ne sortant que le mercredi, mais en conservant l'entière disponibilité de chaque jeudi pour les entrevues et les correspondances.

Les dignes efforts que vous avez tentés afin de compléter la conversion de M. Foucart, mérite mon approbation spéciale. Je ne suis pas surpris néanmoins qu'ils aient été jusqu'à présent insuffisants, tant la profession d'avocat est réfractaire au positivisme, malgré les sympathies personnelles, qui restent ordinairement partielles et finalement stériles. Mais les manifestations initiales de ce personnage méritent que votre noble énergie lui reproche aujourd'hui de n'avoir aucunement secondé le subside positiviste.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur le Prince.

***

XXI

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, à Douai.

Paris, le Jeudi 3 César 68 (24 avril 1856).

Monsieur,

quoique je regrette d'apprendre, par votre lettre d'hier, que M. de Constant n'a pu rester avec vous autant qu'il l'espérait, je me félicite d'avoir suscité ce contact. Vous êtes tous deux aptes à vous apprécier et même à vous aimer, de manière à vous améliorer mutuellement, malgré l'inégalité d'âge. Sans attendre que M. de Constant me parle de cette entrevue, je suis certain qu'il l'a goûtée autant

que vous, et n'est pas moins enclin à l'utiliser spécialement, pour mieux lier aux vrais positivistes français l'admirable foyer hollandais qui constitue jusqu'ici l'unique auxiliaire collectif du centre parisien.

Ces dignes contacts binaires, qui nous manquent essentiellement, sont éminemment propres à seconder l'ascendant de notre doctrine, entravé surtout, d'après l'isolement de ses meilleurs adhérents, dont les personnalités respectives gênent ou gâtent les fraternisations mutuelles. La précieuse manifestation récemment accomplie par M. de Constant va multiplier et réchauffer ces communications des vrais croyants, en même temps qu'elle édifiera les infidèles en développant le spectacle, profondément contagieux, des convictions fortes et complètes d'une âme non moins synergique que synthétique et sympathique, donnant, avec une noble indépendance, l'exemple d'une digne soumission, dans un milieu profondément anarchique et rétrograde. Déjà cet important opuscule a suscité des contacts spéciaux entre le foyer hollandais et le petit nombre de vrais positivistes qui surgissent de l'atmosphère britannique, de manière à commencer l'intime ligue des âmes d'élite pour conduire l'Occident, aujourd'hui que la terminaison de l'épisode militaire cesse d'absorber nos voisins insulaires.

Mon occupation continue du grand ouvrage que j'ai

commencé le 1er février ne m'empêchera pas de lire, avec une cordiale sollicitude, l'ébauche spontanée dont vous m'annoncez la prochaine communication, ni de vous faire au besoin, les remarques qu'elle pourrait me suggérer sur votre évolution. Je suis heureux d'apprendre que vous êtes maintenant occupé d'histoire et de morale, ayant achevé probablement votre station trop prolongée dans la phase mathématique et même cosmologique. Quand vous aurez lu, suivant votre consciencieuse manière, le tome final de mon principal ouvrage, vous pourrez mieux apprécier l'ensemble de votre situation spirituelle.

Les deux appréciations personnelles, que vous m'indiquez sont essentiellement équivalentes, sauf la diversité des sexes et des situations. Elles me prouvent que, mieux apprécié par une enceinte circonscrite où vous êtes davantage scruté, vous y développez dignement la meilleure influence par laquelle les vrais positivistes puissent seconder l'avènement du positivisme. Sa supériorité mentale est depuis longtemps reconnue, et sa supériorité morale devient maintenant incontestable, en principe, d'après son entière systématisation. Pour surmonter l'indifférence ou la défiance des anarchistes et des rétrogrades, il nous suffit de manifester une conduite toujours conforme à nos principes. Ouvertement destinés à gouverner le monde, aujourd'hui spirituellement, et bientôt temporellement, nous devons prouver notre aptitude à régler la vie humaine en nous montrant constamment préoccupés de notre propre perfectionnement moral. Ce spectacle habituel, que tous les vrais croyants peuvent

également donner, sera plus efficace pour notre cause, que les prédications écrites ou verbales d'une doctrine suffisamment exposée dans des traités décisifs et des opuscules auxiliaires. Il. faut même regarder la principale influence des publications vraiment utiles qui pourront de temps en temps surgir comme due au spectacle irrésistible d'une pleine conversion chez des personnes, dont la valeur morale est préalablement reconnue.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE,

10, rue Monsieur lé Prince.

***

XXII

Retour à la table des matières

À Monsieur le Capitaine de Blignières, à Douai.

Paris (10, rue Monsieur le Prince), le samedi 3 Charlemagne 69 (20 juin 1857).

Monsieur,

Vous m'avez jadis reproché d'insister trop peu dans mes circulaires annuelles, sur le besoin d'augmenter, autant que possible, le subside positiviste, afin que cette institution spontanée puisse convenablement réaliser sa destination sociale, en permettant l'essor du sacerdoce de l'Humanité, jusqu'ici réduit à moi seul. Aujourd'hui, vous jugez dangereux de voir ce subside habituellement dépasser le minimum normal qui m'est personnellement nécessaire parce que son excédent analogue à celui de l'an dernier vous semblerait susciter un véritable pouvoir temporel. Il est fâcheux pour vous que ce changement radical d'opinion sur une pratique aussi décisive coïncide avec la perte de vos espérances de devenir un jour membre d'un sacerdoce dont vous êtes irrévocablement incapable de jamais remplir les principales conditions, même intellectuelles et surtout

morales. Quoi qu'il en soit, votre appréciation actuelle est tellement contraire au véritable esprit de cette institution, que je ne puis désormais accepter votre cotisation quelconque. C'est pourquoi je vous renvoie ci-joint le mandat postal inclus dans votre lettre d'hier, pour les vingt-cinq francs auxquels vous avez, cette année, réduit votre concours habituel.

Quoique je n'aie jamais tenu le propos que vous citez, j'ai toujours proclamé l'inutilité des expositions générales projetées par mes disciples quelconques, envers une doctrine dont le sommaire est suffisamment établi, sauf les explications orales qu'exige tout traité didactique, dans mon Catéchisme positiviste, succédant à mon Discours sur l'ensemble du positivisme, et suivi de mon Appel aux Conservateurs, ce qui constitue une trilogie capable de systématiser la propagande actuelle. Toutes les compositions émanées d'une autre source ne peuvent devenir vraiment efficaces qu'à titre d'actes de foi publics, qui, convenablement accomplis, par des organes ayant un véritable poids social, peuvent beaucoup développer les nobles sentiments d'où ces déclarations doivent seules émaner, comme dans l'incomparable opuscule de M. de Constant, auquel va bientôt se joindre une manifestation pleinement digne de mes encouragements. J'ai toujours invité mes vrais disciples à préférer les applications spéciales, où l'auteur a réellement une part propre, et dont les meilleurs types consistent jusqu'ici dans les deux

admirables opuscules britanniques que ma dernière circulaire a justement recommandés. Si vous m'aviez aucunement consulté, je vous aurais directement détourné d'un projet auquel vous êtes spécialement impropre, d'abord moralement, et puis comme radicalement dépourvu d'un vrai talent d'exposition, suivant l'indication résultée de votre inaptitude à parler, et confirmée par l'extrême médiocrité de vos deux lettres manuscrites sur le pouvoir spirituel. Faute d'obtenir votre renonciation, j'aurais peut-être gagné la réduction au tiers d'un volume dont l'étendue, plus que double de celle de mon Catéchisme, forme un étrange contraste avec les qualifications de abrégée et populaire que votre titre attribue à cette compilation.

Ma résolution de ne pas lire cet opuscule, par suite de mon régime cérébral, était formellement déclarée, avant que j'eusse définitivement conçu de vous la triste opinion, intellectuelle, et surtout morale, que votre conduite, depuis trois ans, m’a graduellement inspirée. Des écrivains, même non positivistes, qui connaissent des habitudes auxquelles j'ai rarement renoncé, m'ont souvent envoyé leurs livres, à titre d'hommages, quoiqu'ils n'eussent aucun espoir d'être spécialement honorés d'une telle exception. Vous seul, peut-être, étiez réellement incapable d'éprouver le besoin de m'adresser le premier exemplaire d'un travail émané de moi ; ce qui, d'ailleurs, devrait peu m'étonner, depuis que je sais qu'il fut entièrement exécuté dans un état continu d'exaspération personnelle contre le fondateur de la

doctrine qu'on y prétend exposer. Néanmoins, par des motifs qui vous sont peu favorables, j'ai spécialement annoncé que, malgré mon régime, je perdrais vingt heures en sept séances à lire votre compilation, dont j'ai fait immédiatement acheter un exemplaire après la lecture de votre étrange lettre d'hier. Quand j'aurai scrupuleusement accompli cette corvée nécessaire, je vous adresserai, sur ce livre, et sur vous-même, mon jugement définitif, que je saurais loyalement modifier, si, contre mon attente, cet examen approfondi m'inspirait une opinion moins défavorable.

Salut et Fraternité.

Auguste COMTE.

***

XXIII

Retour à la table des matières

À Monsieur de Blignières, Capitaine d'Artillerie, à Douai.

Paris (10, rue Monsieur de Prince), le samedi 10 Charlemagne 69 (27 juin 1857).

Monsieur,

d'après la corvée exceptionnelle que j'ai scrupuleusement accomplie, je regrette de vous avoir d'abord qualifié d'avorté : l'expression était trop indulgente, car l'avortement suppose la fécondation, tandis qu'ici le mot vraiment convenable est finalement stérilité. Si, de votre lourde et prétentieuse publication, on écarte les nombreux passages que vous m'avez impudemment volés, il ne reste que de vulgaires tartines, où ne perce aucun aperçu secondaire qui puisse vous appartenir ; au lieu que les moindres écrits publiés sur le positivisme, depuis qu'il est complet, contiennent quelques vues accessoires effectivement propres aux auteurs correspondants. Vous n'avez exceptionnellement trouvé de la verve que pour exhaler de mauvais sentiments, lorsque, en délayant, hors de toute mesure, une demi-page du Catéchisme positiviste, vous avez publiquement énoncé votre animosité, bien ou mal

fondée, contre votre mère et votre père : cette diatribe déplacée prend plus d'extension que vos froides et mesquines indications sur le culte positif.

Ceux qui vous connaissent de plus près et depuis plus longtemps que moi, ne seront nullement surpris d'un tel résultat : vos divers camarades d'étude et d'office vous ont toujours regardé comme ayant une intelligence extrêmement médiocre et n'offrant de vraiment saillant qu'une monstrueuse personnalité. Mais, par moi, tardivement informé de cette opinion collective, vous êtes malheureusement resté, pendant plusieurs années, sous l'illusion favorable qui, d'après ma disposition initiale à l'indulgence, résulta des circonstances propres à nos premiers contacts. Alors votre chétif altruisme se trouvait exceptionnellement soulevé par un milieu passagèrement animé de sentiments vraiment généreux quoique profondément déréglés. Quand le public, faute de principes et de chef, retomba dans sa torpeur apparente, vos aspirations sociales, réduites à leurs faibles sources antérieures, ne tardèrent pas à s'engourdir ; et vos demi-convictions positivistes n'aboutirent qu'à susciter une indisciplinable vanité théorique. La chute, commencée à Rennes, et développée à Douai, dès 1852, ne me devint nettement appréciable qu'à partir de 1854, d'après l'irrévérence et l'hostilité toujours croissante de votre nouvelle attitude envers moi, sans aucun autre motif réel que votre propre dégradation. Néanmoins, au milieu de

mes illusions, surtout relatives à votre cœur, j'avais constamment senti la faiblesse et la superficialité de votre esprit, comme l'indique l'utile conseil que je vous donnais, dès nos premières entrevues, de passer avec votre grade de l'artillerie dans la gendarmerie, afin de suivre une carrière franchement pratique, à laquelle, vous croyant pur, j'ai vainement espéré que vous reviendriez quand l'expérience vous aurait assez dévoilé votre impuissance théorique. Sans vous avoir jamais examiné, soit avant, soit pendant, soit après vos études polytechnique, je vous avais, sur parole, supposé capable d'apprécier les principales conceptions mathématiques ; tandis que, aujourd'hui, vous sachant trop dépourvu de force et de profondeur, je doute que vous les ayez suffisamment comprises, et je vous crois radicalement incapable de lire avec fruit mon traité définitif de philosophie mathématique, publié, dès novembre 1856, comme le tome premier de ma Synthèse Subjective.

Essentiellement morales, mes illusions sur vous m'ont finalement produit un profond et douloureux désappointement. Si vous tenez au pouvoir de faire du mal, qui vous est commun avec les êtres les plus vils, vous devez effectivement jouir de m'en avoir fait, même physiquement, d'après les pénibles émotions suscitées, depuis trois semaines, par votre déplorable compilation. Mais l'indignation, mêlée de regret et de pitié, que j'avais d'abord éprouvée, se trouve définitivement transformée en un irrévocable mépris, vu la honteuse conduite que

caractérisent vos trois récentes lettres, où se manifestent les monstrueux sentiments sous lesquels vous ayez entièrement accompli votre funeste travail, surtout dans les outrages inouïs que contient votre ignoble lettre de mardi dernier. Les imputations les plus antipathiques à ma nature et les mieux démenties par tous mes actes font seulement ressortir votre aveuglement en même temps que votre insolence et votre ingratitude. J'y suis tellement supérieur, que je leur procurerai, dans ma prochaine circulaire, la publicité que vous n'avez point osé leur donner : c'est ainsi que, malgré votre extrême médiocrité, vous arriverez jusqu'à la Postérité, comme Flourens sous le fouet de Gall. Ceux mêmes qui ne connaissent pas votre conduite envers moi ne tarderont point à reconnaître votre déloyauté, d'après le soin de votre préface pour cacher à vos lecteurs que le fondateur du positivisme a, depuis longtemps, publié deux opuscules spécialement didactiques, dont votre écrit ne pouvait effrontément nier, comme vos lettres, l'efficacité constatée. Une gloire entièrement indépendante de ces épisodes m'autorisant à les juger comme s'ils émanaient d'ailleurs, en rappelant que trente-cinq ans d'exercice continu de l'enseignement scientifique et philosophique, tant public que privé, m'acquirent, en ce genre, une réputation incontestée ; il serait vraiment étrange que ce talent d'exposition m'eût essentiellement manqué pour propager ma propre doctrine. Vous même l'avez involontairement reconnu quand, après avoir cru mes phrases difficilement intelligibles dans mes livres, elles vous ont semblé suffisamment claires aussitôt que vous les avez textuellement pillées en supprimant les intermédiaires qui

les lient et les expliquent.

Quoique votre rhétorique reproduise les formules du positivisme sur la subordination de l'esprit au cœur, vous êtes certainement incapable de les sentir assez pour les utiliser : ce verbiage résulte de la déplorable faculté que procurent les habitudes polytechniques, non moins que les études littéraires, d'exposer ce qu'on ne comprend point ; comme je l'ai tant constaté pendant dix-neuf ans d'observations journalières. Insensible aux moindres convenances usuelles, et nullement susceptible de vénération, vous ne pourrez jamais connaître la nécessité d'aimer pour croire, ni la vraie distinction entre la foi démontrée et la foi démontrable, ni surtout la condensation finale du positivisme dans cette sentence universelle : la soumission est la base du perfectionnement. Votre puérile imitation du début et de la terminaison propre à mon principal ouvrage ne saurait me dissimuler votre sécheresse radicale envers cette sœur dont je ne pus jadis vous faire aucunement instituer l'adoration intime comme premier fondement nécessaire du vrai culte positif. Au fond, vous êtes entièrement incapable d'aimer et d'admirer aucune autre personne que vous-même, malgré votre tendance apparente vers ceux que leur insuffisante énergie vous semblait spécialement adaptés à vos besoins de domination : tel fut mon noble et malheureux disciple Jundzill. Pourtant on ne peut convenablement écrire ou parler sur l'ensemble du positivisme sans avoir

suffisamment subi l'influence féminine, à laquelle vous resterez toujours étranger. Faute d'une telle préparation continue, vous ne serez jamais pourvu de véritables convictions quelconques ; et, malgré votre langage public, votre secrète appréciation qualifiera de chimère sentimentale le principe fondamental où le positivisme érige la sympathie en unique source de la vraie synthèse. Une insurmontable infirmité cérébrale vous a fatalement relégué parmi ces prétendus positivistes qui, se qualifiant d'intellectuels, sont les moins intelligents de tous, d'après l'insuffisant essor des seuls sentiments propres à susciter, féconder, et soutenir les vastes méditations.

Vous m'avez spontanément fourni votre mesure mentale et morale, en préférant la lecture habituelle de Mme de Lambert à celle de l'incomparable Imitation ; puis en exagérant un théorème secondaire de ma doctrine cérébrale pour ériger les instincts égoïstes en principaux mobiles continus des grands efforts humains, où jamais ils ne fournissent qu'une impulsion purement initiale, dont la persistance fait tout avorter. Si votre cœur pouvait assez illuminer et rectifier votre esprit, vous verriez que l'ambition et la vanité purent seulement inspirer des hommes et des résultats médiocres ; tous les grands types historiques, même praticiens, furent essentiellement poussés par la sociabilité. Mais, quoique vous n'ayez réellement pensé qu'aux conditions intellectuelles, votre insuffisante moralité vous a finalement empêché de remplir celle qu'exigeait

votre travail, où prévaut mon ouvrage de début, tandis que mon principal traité ne s'y trouve effectivement utilisé qu'en y pillant ma philosophie de l'histoire, ce qui ne prouve pas que vous l'ayez vraiment comprise ; quant à mon nouveau volume, il vous reste encore inconnu quoique vous dussiez spécialement l'étudier, afin que la partie mathématique ne fût pas la plus faible et la plus arriérée, jusque dans le langage, de toute votre déplorable exposition scientifique. Le tome final de la Politique Positive plus décisif qu'aucun autre, et dont l'assimilation préalable vous était le plus indispensable, n'a réellement été lu par vous qu'après l'achèvement de votre première partie ; aussi vos indications sur le régime, le culte et même le dogme de l'humanité, sont-elles scandaleusement insuffisantes. Dans le tome premier, vous n'avez aucunement saisi le grand perfectionnement encyclopédique qui ramène ma distinction primitive entre la science abstraite et la science concrète, à la division définitive entre la théorie et la pratique : vous exposez cela comme si je n'avais pas avancé depuis 1830 vers la constitution finale de l'entendement humain. Tout ceci prouve aussi le peu de valeur mentale que de mérite moral ; en sorte qu'un ouvrage ainsi composé ne saurait longtemps obtenir d'attention sérieuse. Quand on aura bien reconnu que la pure compilation en forme plus des deux tiers ; l'autre tiers ne contient, dans sa moins mauvaise partie, qu'une insuffisante tartine sur la séparation des deux puissances, moins incomplète, mais aussi vulgaire que vos deux lettres manuscrites et très inférieure à quelques articles suscités, dès 1826, par mon opuscule initial sur le pouvoir spirituel.

Sous ces divers aspects essentiels, j'étais assez renseigné pour juger la nullité de votre ouvrage avant de l'avoir lu, sans que mon régime cérébral subisse une exception que n'aurait point obtenu un écrivain plus estimable ; la lecture n'a fait que confirmer et développer cette appréciation, en l'abritant contre toute imputation de partialité. Mais j'ai surtout accompli cette corvée inouïe parce que je regarde votre livre comme devant bientôt devenir, s'il ne l'est déjà, celui de l'incohérente coterie graduellement formée du concours spontané de tous les faux positivistes, nominalement groupés autour du rhéteur usé que le positivisme a passagèrement décoré d'une auréole de penseur. Elle a pour programme secret, étourdiment divulgué dès 1854 par un complice bavard : Il faut développer (c'est-à-dire exploiter) le positivisme en dehors de (c'est-à-dire contre), son fondateur. Votre prétendue théorie du pouvoir spirituel lui convient parfaitement, en cachant au public que ce pouvoir existe depuis la terminaison de ma construction religieuse ; vous le représentez comme étant encore à fonder, et vous osez même insinuer qu'il doit finalement résider dans un comité, sans se condenser chez un pontife. On vous y réserve de soutenir, sous forme scientifique, la thèse métaphysique où l'on proclamera tyrannique la possession de la papauté positive par le fondateur de la religion universelle ; subtilité qui sera naturellement précieuse à tous les roués aujourd'hui disposés à prolonger, sous un nouveau mode, l'interrègne spirituel, mal étayé d'une ontologie

irrévocablement épuisée.

Tout cela vient trop tard ; j'ai publiquement saisi le pontificat qui m'était normalement échu ; loin d'exciter la moindre réclamation, cet avènement fit surgir, chez plusieurs de mes correspondants occidentaux, cette suscription extérieure : Au Vénéré Grand Prêtre de l'Humanité : manifestation surtout décisive sous les armoiries papales, dans les lettres mensuelles que m'adresse de Rome, votre ancien camarade de Polytechnique Alfred Sabatier, que vous n'oseriez aucunement taxer de servilité, quoique vous ne puissiez pas sentir combien il vous surpasse de cœur et d'esprit. Dans une telle situation, je laisserai librement développer les intrigues et les déclamations des roués qui n'annoncent une nouvelle autorité spirituelle qu'afin de pouvoir impunément adresser au fondateur de la religion qu'il feignent d'adopter, des ouvrages analogues à ceux de vos ignobles lettres.

Auguste COMTE.

P. S. — Vous êtes irrévocablement exclu de la Société Positiviste depuis sa séance de mercredi dernier 24 juin

1857, d'après l'ensemble de votre indigne conduite envers moi, surtout récemment.

Cette lettre doit irrévocablement terminer nos relations quelconques. Si jamais vous tentiez d'en rouvrir, ma porte vous serait toujours fermée et je vous renverrais vos lettres entièrement intactes.

***

XXIV

Retour à la table des matières

À Monsieur H. de Montègre, à Passy (Seine).

Paris, 10, rue Monsieur le Prince, le jeudi 22 Aristote 69 (19 mars 1857).

Mon cher Disciple,

je vous renvoie ci-jointe l'intéressante relation que renfermait votre lettre d'hier. Cette précieuse communication fait bien apprécier la noble et touchante sérénité qui caractérise la fin de mon digne disciple, que je regretterai toujours de n'avoir jamais vu.

Mon opinion est maintenant fixée sur l'irrévocable avortement de votre jeune ami. Néanmoins, je suis toujours

touché du généreux attachement qui vous dispose à le défendre, même en m'attaquant. Le prestige encore inhérent à l'instruction spéciale arrête l'émancipation finale des meilleurs esprits, aujourd'hui dégagés de toute métaphysique, comme de toute théologie, mais courbés sous la science sans cette fascination inapperçue (sic), vous sentiriez combien vous êtes radicalement supérieur, d'esprit comme de cœur, à votre capitaine d'artillerie, malgré votre ignorance du calcul intégral. Alors vous auriez spontanément de lui l'opinion unanimement formée chez ceux qui le connaissent, depuis longtemps, et que j'ai finalement sanctionnée, après l'avoir favorablement jugé.

Quand votre santé vous permettra de venir convenablement causer avec moi, je vous ferai sainement apprécier la récente déclaration qui vous a presque scandalisé [6]. Vous la reconnaîtrez ordinairement liée, même chez les principaux praticiens, aux régimes propres aux grands rénovateurs, toujours si mal secondés par leurs contemporains. Je l'ai seulement formulée d'une manière plus complète, plus franche et plus systématique ; non pas tant en vertu de mon caractère que d'après la dégradation plus prononcée de mon siècle, moins au niveau qu'aucun autre de sa mission essentielle, soit moralement, soit intellectuellement.

Tout à vous,

Auguste COMTE.

———

---

[1] Les principaux renseignements biographiques et bibliographiques qu'on trouvera dans cette notice nous ont été fournis par M. le Dr A. Drouineau et par M. Henri Gouhier, Directeur de cette collection. Qu'il nous soit permis également d'exprimer toute notre gratitude à notre collègue Maurice Savin, professeur agrégé au Lycée de Rochefort pour l'aide qu'il nous a apportée dans la correction des épreuves.

[2] Dans le brouillon d'une lettre à Comte, non datée, de Blignières écrit : « Le samedi 3 j'avais porté à la poste, en même temps que la lettre de moi que vous devez avoir reçue le lendemain, un exemplaire de mon ouvrage. En retournant à la poste le dimanche toucher le mandat que vous m'avez renvoyé, j'ai retrouvé cet exemplaire qui n'était pas encore parti, la lettre seule ayant été envoyée. D'après votre lettre j'ai dû naturellement le reprendre et ainsi s'explique donc que vous ne l'ayez par reçu. »

[3] Cette thèse, conforme à l'étiologie positiviste a été longuement développée par le Dr Robinet dans le dernier chapitre de son livre : « Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte » (1re éd., Paris, 1864). Littré au contraire

la rejette, mais déclare : « Il est vraiment malheureux que le hasard des circonstances ait fait coïncider une grave peine morale avec les souffrances physiques d'un mal incurable ». Auguste Comte et la Philosophie positive, 3e éd., 1877, p. 628. Cf. également A Dix Hutton, 12 août 1857. A divers, t. I, 1re partie, p. 654. A M. Hadery, 9 août 1857. Correspondance, t. II, p. 393. A M. de Tholouze, 22 août 1857, Correspondance, t. III, p. 151. A M. Alfred Sabatier, 23 juin 1857. Correspondance, t. III, p. 303.

[4] Voici le texte de cette lettre assez curieuse et fort digne :

Paris, le 25 février 1859.

Mon cher fils,

Si j'avais suivi le premier mouvement de mon cœur, je t'aurais répondu par cette seule ligne : viens donc vite embrasser ton Père et ta Mère. Mais j'ai voulu me recueillir, j'ai pensé qu'il ne faut pas seulement jouir du présent, mais encore assurer l'avenir autant que faire se peut. Il m'a paru à propos de te présenter par écrit quelques observations que tu prendras encore, je l'espère, en bonne part. Et d'abord si j'eusse mieux aimé sans doute que tes goûts et tes forces te fissent pencher vers un autre parti que celui que tu as pris, je suis bien aise cependant que tu n'aies pas complètement brûlé tes vaisseaux. Je suis heureux d'apprendre que tu as eu à te louer du chef du personnel et j'attends avec la même impatience que toi que tout soit terminé à ta satisfaction.

J'entre en matière :

1° Il ne sera jamais question entre nous du passé, ce serait bien inutile. Donc ni reproches, ni regrets, ni récriminations, ni allusions ;

2° Je touche à un point délicat ; je serai net et franc ; ce que je te dirai à ce sujet sera dit une fois pour toutes. Tu connais mes opinions, elles n'ont pas varié. Nous éviterons de nous mettre sur un terrain où nous ne pourrions nous entendre. J'ai pu apprécier le travail excessif qu'a dû te coûter ton livre, et j'en ai frémi ; mais plus il révèle de talent et d'élévation, plus je regrette que tant de généreux efforts et de dons précieux aient été employés à défendre une cause contre laquelle s'élèvent tous les spiritualismes depuis celui du P. Gratry jusqu'à celui de Jules Simon. Mon vœu le plus ardent serait de te voir un jour revenir par cette route qu'indique un mot célèbre de Bacon à cette foi, dont a si bien connu le bienfait cette angélique jeune femme que nous avons beaucoup aimée l'un et l'autre et qui nous le rendait bien. Ce sujet donc ne sera point abordé. Point de discussions. Respect mutuel d'opinions qui, si divergentes qu'elles soient, ont cela de commun, du moins, qu'elles sont désintéressées et consciencieuses. Encore un coup, silence complet à cet égard. Il nous sera facile de trouver d'autres sujets de conversation, nous chercherons ce qui nous rapproche, nous éviterons ce qui nous divise ;

3° Ces points admis tu seras le bienvenu au foyer paternel. Quand, et toutes les fois que tu y viendras, les bras y seront

ouverts pour t'y recevoir. Nous n'apporterons pas la moindre entrave à tes goûts de retraite studieuse. Dans nos rapports donc, cordialité et franchise. Qu'il y ait à nous voir : consolation pour nous, satisfaction pour toi, gêne pour personne.

Ta mère te reverra avec bonheur et partage mes sentiments.

Ton Père dévoué.

[5] Rappelons qu'en 1835 Liouville fut préféré à Comte pour une chaire à l'École Polytechnique. Il devait être un des plus ardents adversaires de Comte. Cf. J. BERTRAND. Souvenirs académiques : A. Comte et l'École Polytechnique. Revue des deux mondes, déc. 1896, pp. 543 et 544.

[6] Note de la main de M. de Blignières : « J'ai le plus profond mépris pour mes contemporains. »